

QUELQUES ÉCHOS de KIN



Roger CANONERO
André SAUZE
André VERDIER

QUELQUES ÉCHOS DE KIN

SOMMAIRE

| | | |
|----|----------------------------------|-----|
| 1 | Introduction | 2 |
| 2 | Lou Galet chantant | 3 |
| 3 | Monsieur CAMPAIGNAC | 7 |
| 4 | Les premières Promos | 13 |
| 5 | L'École Impériale | 18 |
| 6 | L'école Nationale | 28 |
| 7 | Le Cinquantenaire | 43 |
| 8 | La Révolte de 1898 | 44 |
| 9 | La Belle Époque | 46 |
| 10 | La Grande Guerre | 50 |
| 11 | Années folles et Drôle de Guerre | 54 |
| 12 | De KIN au Cinéma | 59 |
| 13 | La Ménagerie du Gorgu | 61 |
| 14 | C'était surtout la nuit | 64 |
| 15 | Autour de 1950 | 71 |
| 16 | Tribulation en Dérouille | 90 |
| 17 | Autour de 1960 | 92 |
| 18 | Autour de 1970 | 98 |
| 19 | Généalogies | 111 |
| 20 | Terra Mecanica | 114 |
| 21 | La Malle des objets disparus | 118 |
| 22 | Et après ? | 122 |
| | Remerciements | 132 |

Introduction

Ces quelques pages ont pour objectif, peut-être raté, de raconter l'école dans une simple chronologie.

C'est une petite monographie collective à laquelle participèrent principalement trois camarades :

André SAUZE en fut le sage ; il y apporta tout son savoir, une qualité qu'aucune civilisation, sous quelques cieux que ce soit, ne sut jamais mesurer.

Roger CANONERO en fut l'immense et talentueux gazetier d'investigation, que l'Académie d'AIX récompensa pour son ouvrage "Raconte-moi KIN".

Je n'en fus que la plume, que je voulus légère et dont l'affutage approximatif me fit sans doute, ici ou là, commettre quelques pâtés.

J'ai choisi ce titre pour regrouper ces quelques pages car elles peuvent, je crois, s'inscrire dans l'héritage de l'Écho de KIN, ce journal d'information plus que centenaire qui fut très tôt un marqueur des traditions de l'École. Le plus ancien n° connu date de 1909 et porte le numéro 6 ; ils étaient tirés alors par gélatinocopie. Suspendu pendant la première guerre, on le revoit en 1932.

Le n° 48, de Décembre 1945, est imprimé.

Le ° 100, sous une forme ronéotypée, paraît en 1955.

J'en avais été le responsable en 1952 ; on était alors dans les numéros 80.

Je n'oublie pas tous les camarades qui ont nourri ce texte de toutes leurs anecdotes, et je les en remercie.

André VERDIER

Lou GALET CANTANT

Ce matin de juillet 1843, la prégénante impatience de ma curiosité m'a conduit à sortir de la ville par la porte St Jean, puis, par le chemin pentu du Jeu de Mail, je suis monté jusqu'ici, en haut de la colline où, par le truchement d'un escabeau fort approprié à l'affaire, je peux savourer du regard le paysage lumineux qui m'entoure.

On appelle ce lieu le "Galet cantant". Cela tient au fait qu'ici, les coqs chantent tôt ; de toutes les fermes avoisinantes, ils sont les premiers à pousser leurs gaillards cocoricos. Car la modeste butte où je suis a le grand avantage d'être mieux exposée que les autres au soleil levant. Voilà pourquoi elle a gagné il y a fort longtemps ce nom, qui puise ses racines dans la langue provençale. Sa terre est sèche et caillouteuse. Elle s'étend à mes pieds sur une bonne trentaine d'arpents, peut-être plus. On n'y trouve guère que des oliviers rabougris, quelques amandiers et de la vigne noueuse.

À l'Est, il y a le Val des Pinchinats, où coule la fantasque Torse. Au-delà, la pinède verte et noire me masque la Cause ravineuse et ses précipices de l'Infernet ; et me masque aussi, à peine plus loin, au-delà du Tholonet, la sainte et glorieuse montagne qui l'enfante.

Tout en bas, vers le Sud, on voit la grande route des transhumances, celle qui sort de la ville par la porte Saint Jean et file vers les Maures, l'Estérel et les Alpes du Sud. Les soldats en occupent une grande partie de ses flancs par une Place d'armes et un casernement du nom de Forbin. À mes pieds se trouve le terrain de jeu de boules par où je suis venu. C'est un jeu que les Aixois pratiquent déjà depuis longtemps et dont les Anglais feront un jour, encore lointain, le Golf.

De l'autre côté, vers le Nord, un faux plat montant débouche sur quelques moulins. La route de Vauvenargues passe là, tout près, et va se perdre dans la pinède après avoir sauté la Torse au pont de Beraud. De la porte St Louis, une allée part tout droit la rejoindre, entre le Noviciat des Sœurs Hospitalières, qui a pris depuis un demi-siècle la place des très vieux bâtiments des Récollets, et le tout récent Couvent des Capucines. On l'a appelé Cours St Louis. Il longe, sur sa droite, juste après les premiers bâtiments du Petit Séminaire, les quelque cent trente toises de la façade Nord de l'Hôpital de la Charité.

L'Hôpital de la Charité s'étend donc, maintenant, devant moi. C'est un établissement considérable, de plus de quatre arpents, si l'on compte les jardins. Il est là depuis longtemps, depuis deux siècles sans doute ; j'ai pu consulter, à la mairie, quelques actes qui l'attestent.

Il s'agit, pour le premier, d'une délibération du Conseil Municipal du 10 octobre 1640, autorisant l'établissement, là, sur l'emplacement d'un ancien monastère royal dit tantôt "des pauvres dames", tantôt de Ste Claire, d'un hôpital de la charité destiné à abriter le demi-millier de nécessiteux de la commune. C'était à l'époque dans l'air du temps, une dizaine d'établissements de ce type ayant été créés alors dans toute la France.

Les bâtiments, tout de rouge par leurs tuiles et d'ocre par leurs murs, se situent dans la première moitié du terrain, à l'Est, dans la forme d'un U qui serait relié d'une barre, dans son milieu. C'est dans cette barre que se trouve l'Église St Joseph que permit d'édifier la cession de jardins et bâtiments effectuée en 1641¹ par Mademoiselle Delphine BEAUFORT. Au

¹ Acte consigné par Maître BRUEYS, le 26/02/1641

sud des bâtiments, une bande de terrain² d'une vingtaine de mètres de large laisse passer le canal des eaux des Pinchinats, qui alimente par deux saignées les bassins de retenue et fait tourner le moulin à farine, avant de continuer son cours vers la ville. On y voit, tout à l'Est, un petit cimetière clos de murs.

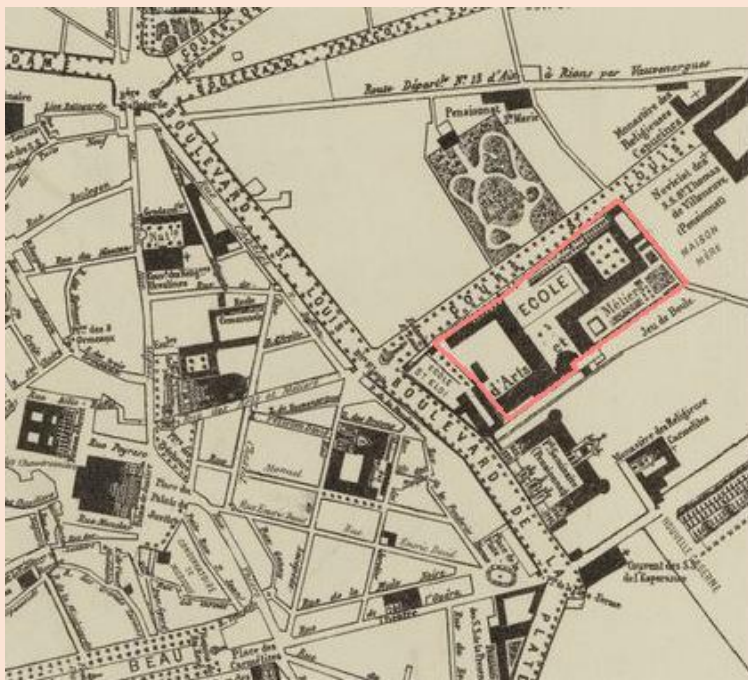
Dans la deuxième moitié, séparée de l'autre sur toute sa largeur par une grille de fer, il n'y a que jardins et prairie ; et du linge qui sèche.

Il se dit, dans les milieux qui se disent sachants et informés, que la valeur de l'ensemble avait été estimée à très précisément cinq cent trois mille francs

Tout autour, mon "Galet cantant" est encore bien désert, bien que du côté boulevard Carnot, l'on perçoive les premiers travaux du Petit Séminaire et devine, plus au sud, l'édification du Couvent des Sœurs de l'Espérance.

Quant à l'endroit où je suis, il connaîtra bientôt le Monastère des Carmélites.

² Vendu le 11/02/1689 par Pierre Leydet "2 eimines moins 2/3 d'hommée"



Monsieur CAMPAIGNAC

M. CAMPAIGNAC ne put me recevoir qu'en Décembre, tant les tracas liés à l'ouverture de l'école le bousculaient. On s'installa dans son bureau, tout à l'ouest du premier étage des anciens bâtiments nord de l'hospice ; sa fenêtre donnait sur ce qui restait des jardins et terrains d'étendages. J'avais en face de moi un Polytechnicien d'une cinquantaine d'années que l'Empire avait militarisé et la marine raidi ; on ne perdit pas de temps :

- Que voulez-vous savoir ; faisons vite, le chantier n'est pas terminé.

- Oui Monsieur ; pourtant, si j'en crois mes notes, il y a longtemps que ça dure...

Il me coupa et, avant que mes curiosités puissent s'exprimer, il fit un rapide raccourci :

- Ne remontons pas au déluge. L'idée d'établir une École des Arts et Métiers dans le midi trainait avant 1830 ; en 1837 on avait pensé très sérieusement à Toulouse et même à Nîmes, mais aussi à Montauban et Rodez, et encore à Marseille, Digne, Grenoble, Valence. Et pourquoi pas Lille, tant qu'on y était ? Tout le monde sait que Monsieur THIERS a réussi à placer AIX avec la connivence de son ami VINCENT, qui était alors l'Inspecteur des deux écoles d'Arts et Métiers existantes. L'apport des Hospices dans la balance des hésitations fit le reste, et Louis-Philippe donna son accord le 8 Juin 1842. Vous savez que l'ensemble immobilier avait été estimé à 503.000 francs. Il a fallu en ajouter quelque 250.000 pour les aménagements. Au fait, vous a-t-on déjà dit que Monsieur THIERS avait été l'un des secrétaires du Duc de La Rochefoucauld ?

- Non, merci pour ce détail. Mais cette affaire a été rondement menée, non ?

- Pas du tout ; une bonne demi-douzaine d'ajustements divers aux comptes initiaux furent nécessaires. La loi ne fut en définitive votée que le 24 mai dernier.

Sur ce, je lui vis l'envie de presser le pas de notre entretien.

- Vous-même, Monsieur, vous n'avez pas chômé, depuis votre arrivée.

- Non, mon ami. Nommé le 1^{er} Juillet 1843 et installé ici le jour même, en plein bazar ! Il fallait déjà faire disparaître les restes de l'armée qui restaient encore par là. Vous savez qu'ils étaient encore quatre bonnes centaines au mois de Mai dernier ? Ils traînaient un peu, j'ai donné le coup de collier nécessaire... ça, je sais faire.

C'est le militaire qui parlait.

- On a commencé par l'installation du gaz d'éclairage. Il fallait l'autorisation du Ministère de l'Intérieur et on l'a eue ; non seulement pour les bâtiments, mais aussi pour le Cours Saint Louis. J'ai conservé les lampes à huile pour les dortoirs, question de sécurité.

- Puis les bâtiments nouveaux, en face et dans le jardin Il les montrait d'un large mouvement de bras :

- là, devant nous, dans l'aile ancienne nord-sud, en attendant mieux j'ai dû loger l'atelier des tours et des modèles ; en face de lui, dans le jardin, ce nouveau bâtiment sera la forge et en équerre, jouxtant le petit séminaire, l'atelier d'ajustage. De l'autre côté, le long du Cours St Louis, ce petit pavillon sera la fonderie... Certes, Monsieur ISABELLE, l'architecte venu de Paris s'en occupe. Mais il faut bien tenir la barre, et fort...

C'est l'ingénieur des constructions navales qui parlait

- Ça, c'était pour les ateliers ; mais il y a aussi toute l'intendance. Sous le clocher de la chapelle, on a aménagé une salle de Musique. Car, voyez-vous, ils ne sont pas rares, parmi nos recrues, ceux qui savent jouer d'un instrument ! À côté, croyez-moi c'est un simple hasard, on a mis les salles de discipline, la salle de police, la prison. On n'a rien changé aux cuisines et aux réfectoires ; ils sont restés dans les bâtiments les plus à l'est. C'est pour avoir à ne rien changer dans l'alimentation de l'eau potable. Vous savez qu'elle vient directement de l'aqueduc de Vauvenargues, du côté de Saint-Eutrope. C'est une conduite en poterie bien fragile qui l'amène. De la même façon, j'ai laissé le moulin à farine et la laverie en haut, près du canal.

Le tour du propriétaire était terminé. Mais Monsieur CAMPAIGNAC tenait sans aucun doute à m'entretenir de quelques règles fondamentales concernant l'École.

- Puis-je, maintenant, cher ami, me permettre de vous rappeler que cette école, comme ses deux sœurs aînées de Châlons et d'Angers, a pour objectif de former, en trois ans, une centaine d'ouvriers instruits et habiles, de contremaîtres et de chefs d'ateliers. Cela comporte certes un minimum de culture générale en grammaire et mathématique, mais les quatre disciplines majeures sont l'Ajustage, la Forge, la Fonderie et les Travaux industriels du Bois.

C'est le polytechnicien qui parlait, qui ne tenait en aucun cas à mélanger les torchons et les serviettes, les Ingénieurs et les Contremaîtres.

On ne pouvait s'en tenir là. Je crus bon de lui demander le profil qu'il attendait de ses élèves.

- Il faut aller chercher dans le peuple les garçons les plus doués pour l'industrie.

On ne parlait pas encore d'ascenseur social.

- Voyez-vous, ils auront entre quinze à dix-sept ans et seront choisis par ordre de mérite par un jury d'examen spécifique ; et la règle exige par ailleurs qu'ils soient d'une bonne constitution, ne soient atteints d'aucune infirmité ou affection permanente et aient été vaccinés ou déjà atteints de la petite vérole. Ils devront par ailleurs habiter dans le quart sud-est de la France, borné à l'ouest par le département de la Haute-Garonne et au nord par celui de la Saône-et-Loire. Un dernier détail, cependant : les études sont payantes, à raison de 500 francs par an, payables par trimestre et d'avance. À cela s'ajoutent 200 francs pour le trousseau, comprenant l'uniforme. Mais il existe des bourses qui obéissent à la règle suivante : le quart des élèves paie la totalité de la pension, un second quart n'en paie que la moitié, un troisième quart qu'un quart, et le dernier quart ne paie rien. J'espère que vous me suivez.

C'est sans doute le mathématicien qui parlait.

Je repris la parole :

- Si nous avons encore un peu de temps, s'il vous plaît Monsieur, pouvez-vous m'indiquer l'emploi du temps des élèves ?

- Oui ; c'est très simple. Et très organisé ; tout changement est déclenché au tambour. Tous les jours sauf le dimanche :

Lever à 5 h $\frac{1}{4}$, toilette rapide, à l'eau froide et mise de l'uniforme. Répétition en salle d'études.

7 h, déjeuner au réfectoire d'un bol de soupe, d'un morceau de pain et d'un verre de vin.

7 h 30, classe magistrale ou dessin.

9 h, Atelier

12 h Repas

13 h 30, Atelier.

17 h 30, Récréation.

17 h 45, Cours.

19 h, Étude.

20 h 30, Repas du soir

21 h Extinction des feux.

Le dimanche, il y a un peu de beurre au petit déjeuner, puis la messe, et l'après-midi, la promenade en rang et en musique. On traverse AIX pour aller sur les bords de l'Arc.

- vous avez dit que les élèves enfilent leur uniforme dès le réveil ?

- Oui. Ils le mettent directement sur leur chemise de nuit. Je sais bien que certains hygiénistes préconisent de disposer d'un linge différent pour dormir. On verra ça plus tard...

- Et l'Uniforme, c'est quoi ?

- Une veste en drap de sous-officier bleu marine, avec deux abeilles brodées de soie jaune sur le collet,

- un pantalon du même tissu galonné de rouge, une coquetterie des élèves,

- une casquette et des sabots de bois. Des boutons dorés.

Le dimanche, ils ont des souliers et des gants blancs.

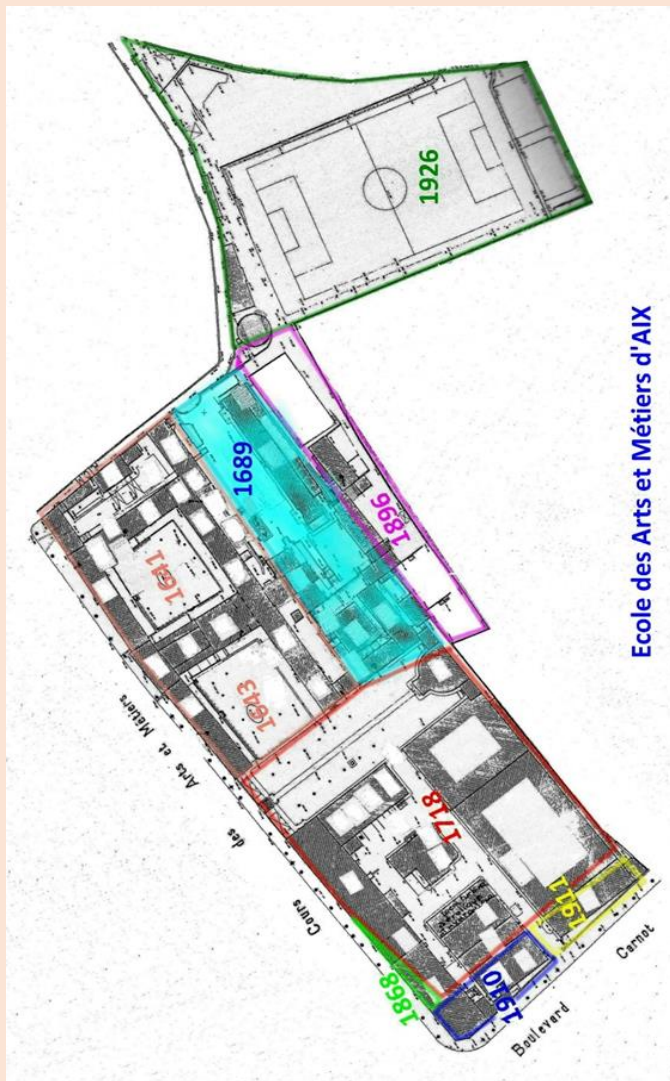
Un dernier détail, peut-être ?

- Oui, en vitesse

- Vous avez inauguré l'École le 2 Octobre ; ça s'est passé comment ?

- Oh, très bien ; certes, on n'avait pu accueillir qu'une trentaine d'élèves, sur les cent prévus. C'était un lundi, mais nous sommes allés avec eux, en rang, à l'Église de La Madeleine, à 8 h 30, où notre curé a célébré une messe du Saint Esprit, en présences de tous les officiels.

Ce n'est qu'en 1845 que les effectifs des promotions seront complets, à savoir cent élèves.



Les premières Promotions

1843-44

Depuis, l'école avait trouvé son erre, comme aurait pu dire son marin de Directeur, tant urbi que dans la ville d'AIX. Les "petits gars des Arts" s'étaient vite intégrés dans le paysage aixois, principalement par leurs défilés dominicaux, en uniforme, en fanfare et en rang, bien sûr. Car le chant et la musique, c'est moins connu, faisaient partie de leur enseignement. Leur professeur s'appelait SYLVESTRE. Ces promenades, les dimanches après- midi, les amenaient au bord de l'Arc, en passant par le Cours, qui n'avait pas d'autre nom avant de s'appeler Mirabeau.

Une autre activité, plus originale leur permettait aussi de sortir de l'école : c'était la messe du dimanche matin célébrée en l'église de la Madeleine, à laquelle ils assistaient, et même communiaient, accompagnés de leurs surveillants.

Le 20 février 1844, l'école reçut son premier visiteur de marque : l'Agha algérien CHEDELY, des Beni-Chougrane³. Il était accompagné du colonel GERY, qui donnera son nom à une ville algérienne, Geryville, aujourd'hui El Bayadh.

Le 6 août, la première distribution des prix distinguera en particulier cinq élèves. Il y avait parmi eux un certain BELTOISE, que l'on retrouvera bientôt comme enseignant à l'école ; elle ne mentionnera en aucun moment Lucien ARBEL, qui deviendra un grand métallurgiste à Rive-de-Gier, Député et Sénateur de Saône et Loire, ainsi que Président de l'Assoce,

³ Chaîne de montagne située dans le nord-est de l'Algérie et incluant Mascara.

de 1879 à 1882. Aussi QUINSON, qui inventa en 1856 une peigneuse pour les déchets de soie.

Enfin, on retiendra l'efficace intervention des élèves, avec la pompe de l'école, dans un grave incendie survenu le 9 août rue des jardins.

1844-45

La rentrée de 1844 amènera beaucoup plus de régionaux à l'école d'AIX qu'elle n'en amenait auparavant à Châlons : trente-six contre trois ou quatre ; dix fois plus. On compta jusqu'à cent-trente élèves dans l'atelier d'Ajustage, vingt-quatre en Fonderie et trente-deux en Tours et Modèles.

On s'en félicita, sans plus, car l'attention fut particulièrement attirée, le 20 novembre, par le passage à l'école du Général BUGEAUD, dont personne ne vit la casquette. Le vainqueur d'ABD EL KADER et vigoureux pacificateur de l'Algérie ne pouvait pas faire moins bien que l'Agha de Mascara.

On se préoccupa surtout du froid qui sévissait cet hiver-là, provoquant dans les dortoirs non chauffés nombre de bronchites et pleurésies. Au moins trois élèves en mourront : ROUBION, LABATUX et FERLAND ; certes chez eux, car l'usage voulait que l'on ne gardât point à l'école les malades qui nécessitaient des soins intensifs.

On ne vit pas, non plus, qu'on avait admis quelques élèves rétifs à la forme de discipline pratiquée, tel MARSEILLE qui, copiant les canuts de Lyon, faisait volontiers voler ses sabots sur ses camarades aux ateliers et que son père dut rappeler en ses foyers. On ne vit pas non plus NAUD, qui réussit à s'évader de prison en brisant la serrure de sa cellule et en libérant au passage ses compagnons d'infortune ; on dut le renvoyer quand, rattrapé, il menaça de mort, dans un même sac, tous les surveillants et tout le personnel de l'école.

Moins grave fut l'incident qui survint lors de la procession de la Fête Dieu, place des Prêcheurs. L'ordonnateur de la cérémonie avait voulu, avec un peu trop d'insistance, séparer dans le défilé la fanfare de l'école du reste des autres élèves ; les deux groupes refusèrent catégoriquement et réintégrèrent aussitôt leurs locaux, musique en tête, au grand dam du Curé, des organisateurs et des participants. Ces garçons avaient déjà un caractère bien trempé.

L'intercession de Monsieur MICHEL, le chef de la musique municipale apaisa les esprits, en sorte que toutes les fanfares se retrouvèrent sans incidents pour les trois jours de fêtes d'AIX, fin Juillet.

En revanche, la cérémonie solennelle de remise des prix tourna au drame. On avait amené, toujours fanfare en tête, les élèves sur les bords de l'Arc, du côté du Château de la Pioline. Le chemin avait été long, plus de cinq kilomètres, et il faisait chaud. Contrevenant aux consignes, deux élèves allèrent se baigner et l'un d'eux, nommé SAURON, se noya. On imagine la colère du Directeur et la consternation de tous, Aixois compris.

1845-46

Rien de notable ne semble survenir, cette année de transition.

Une infirmerie, cependant, avait été créée, dans l'ancien local de mise en quarantaine

A la distribution des Prix, Lucien ARBEL, bien que noté comme un brillant élève, doué d'une assez grande aptitude aux études, restait discret et n'était classé que 42^{ème} ; si l'on se souvient qu'ils n'étaient qu'une trentaine lors de la rentrée de 1843, on peut se perdre en conjectures... Personne ne se

douta qu'il prendrait une bonne trentaine d'années plus tard, en 1879, la présidence de la toute nouvelle Association d'anciens élèves des écoles d'Arts et Métiers que venait de fonder à Paris, Pierre-Joseph MEIFRED, un vétéran de la première heure puisqu'il avait connu Compiègne en 1801.

C'est à l'Hôtel des Princes⁴, sur le Cours, que l'inspecteur Général VINCENT traita le personnel de l'école, un hôtel qui pouvait se glorifier d'avoir déjà reçu Bonaparte en 1796, sur la route du retour d'Italie, le Pape Pie VII en 1804, sur la route de Paris, et la très jeune Reine Isabelle II d'Espagne, plus récemment.

Un nouveau sous-directeur est nommé, venant de Châlons : M. TAFFE.

1846-47

Le 15 novembre 1946, l'école a la visite du Bey de Tunis HAMED-PACHA. Il est partout suivi d'un serviteur portant un narghilé ; cela surprend, même les chroniqueurs de profession. Personne n'ose imaginer que M. CAMPAIGNAC se fasse porter sa pipe par un juteux, à la retraite ou pas. Il offre au Bey un buste de Louis-Philippe, tout en fonte, coulé à l'école et reçoit en échange une tabatière en or.

Le vendredi 21 mai, c'est la fête à la chapelle non pas parce que l'abbé de l'école quitte les lieux pour rejoindre Dignes, où il vient d'être nommé Chanoine honoraire, mais parce qu'à l'occasion on célèbre ici son jubilé.

Le 27 juillet, on reçut à AIX Monsieur THIERS lui-même. Personne, sans doute, ne le vit à l'école car nous n'en avons conservé aucune chronique. Personne ne peut donc confirmer qu'il tendit le doigt comme il le fait dans sa statue.

⁴ qui s'appela aussi Hôtel de France

En fin d'année scolaire, on fit nos adieux à Louis BARRET et BERJEAUT, de la promotion 1844, qui, l'un dirigera la mécanisation des installations portuaires de Marseille et l'autre se distinguera dans l'amélioration de la navigabilité du Danube.

1847-48

Le 31 Décembre 1847 de sérieux troubles secouèrent l'école. C'est la première des véritables révoltes qu'elle connaîtra. Les logements des surveillants ont été envahis et saccagés. Neuf élèves seront renvoyés. Il est difficile d'attribuer ces troubles uniquement à des causes d'enfermement ou de mauvaises conditions de vie. Il y a dans toute la France un climat social dégradé, qui conduira à la révolution de l'année suivante. Certains donc pensent qu'il y avait, parmi les élèves révoltés, des meneurs politiques. Ils notent que deux d'entre eux étaient aixois et que les socialistes de la ville avaient leur siège rue d'Italie, à moins d'un kilomètre.

La révolution a eu lieu le 16 avril 1848, on a planté un Arbre de la liberté sur la Place des Prêcheurs au grand dam de nombreux royalistes qui n'en voulaient pas. Leurs vœux seront vite exaucés, car il ne prendra pas et mourra dès 1850.

L'école, de Royale, devient Nationale, avant de devenir trois ans plus tard, Impériale.

Dans la dernière semaine d'octobre, une mission d'audit diligentée par le ministère, viendra rechercher de possibles économies ; on put craindre un moment le pire, mais la recherche sera vaine et l'audit ne sera suivi d'aucune mesure défavorable ou pas.

Le décès en novembre de Monsieur TAFFE, le sous-directeur ne sera que tristesse. Il ne sera resté qu'un an.

L'ÉCOLE IMPERIALE

Sous la IIème République, en attendant,

De fait, après les événements de 1848, l'école se confina dans une grande discrétion. L'audit diligenté par le Ministère à la fin du mois d'octobre 1847 dans le but de trouver quelques économies à faire dans sa gestion n'a rien donné. La mise en service du culte de l'Église réformée dans ses locaux a dû coûter moins cher en francs qu'en polémiques.

L'Agent-Comptable de l'époque avait su habilement camoufler les diverses actions en participation du Canal ZOLA qu'il avait hasardeusement souscrites. Il pourra les vendre en 1850 ; bon marché, comme il le fait savoir sur l'annonce qu'il fait paraître dans une gazette locale.

Il est vrai que le chantier du canal ZOLA est en grande peine ; on n'en est qu'à l'achat des parcelles de terrain situées sur le tracé. L'autre grand chantier qui préoccupe les Aixois par sa lenteur est celui qui doit relier par une voie ferrée AIX à Rognac, via l'aqueduc de Roquefavour, qui ne viendra qu'en 1856. Il y a aussi le chantier du chemin de fer entre Marseille et AIX, dont on peut aller voir les premiers coups de pioche, en mars 1851, un peu à droite du Bd Mouraille à Marseille

En 1850, le 24 Juin plus exactement, Un rapport de Charles DUPIN, membre de la commission d'enquête de la marine, paraît dans "Le Moniteur" ; il est plutôt élogieux et indique que depuis sa création, l'école d'AIX a reçu 650 élèves. Il y en a alors 234.

On apprend que l'administration de l'école a décidé en 1850 que les trois élèves les mieux classés et qui auraient réussi un examen spécial, probablement d'anglais, seraient envoyés un an en Angleterre aux frais du gouvernement.

Les promenades dominicales des élèves déplacent toujours les foules et surtout les enfants. Il arrive que certains appellent familièrement ces cortèges "le défilé des sardines", en référence, soit à la maigreur des participants, soit à l'uniforme. Celui-ci étant rehaussé, chez les anciens, par l'ornement pileux à la mode : une barbichette pointue et des moustaches retroussées, à la façon "Prince-Président". Mais ceci ne devait pas durer, car un interdit viendra de Paris, en 1852⁵, pour des raisons d'hygiène.

Le 22 février 1851, cependant, il y eut un sérieux incident dont les gazettes se saisirent.

Traditionnellement, le cortège était composé de quatre groupes, séparés d'un intervalle bien marqué : la fanfare, suivie des trois promotions. Les élèves ne permettaient pas aux étrangers d'emprunter ces coupures pour traverser leurs rangs. Tout au plus avaient-ils admis que les gamins s'en jouent. Ce jour-là, un péquin ordinaire s'aventura dans l'interstice ; il fut fermement rossé, peut-être trop fermement. Il est vrai que c'était, dit-on, une récidive. Il n'y eut pas de punition, mais il en sortit une chanson restée célèbre, "En Monôme" : Ah ! Il fallait pas, il fallait pas qu'il y aille...

Cette année qui voit mourir la si courte deuxième République, deux étudiants en Droit, MM. FENOUILLOT et

⁵ M. OLIVIER, professeur au Conservatoire des AM de Paris

FALBAIRE s'avisent de relancer les fastes des Jeux de la Fête Dieu, dont les lustres s'étaient bien émoussés depuis leur naissance, en 1462. Il ne faut pas décevoir les trente mille visiteurs attendus.

Le 20 juin, la ville est abandonnée aux animateurs mythiques de la fête : **l'abaddie**, abbé de la jeunesse, **le Roi de la Bazoche**, sorte de roi des fous, et **le Prince d'Amour**, qui représente la générosité. La musique de l'école est conviée à la cérémonie d'inauguration, pour la clôturer par une symphonie. Elle participa par la suite, à la grande cavalcade burlesque qui devait, à la lueur des flambeaux, parcourir les rues de la ville.

Les chroniques ne précisent pas si d'autres élèves avaient été invités ; il n'est pas hasardeux de penser qu'il y en eut de bien présents, par voie licite, ou par la voie du mur, qui ne fut certainement pas infranchissable cette nuit-là.

Mais tout a une fin ; bientôt le préfet prescrit l'écarlate de toutes formes et garnitures de vêtement, au motif que c'était là couleur de socialistes. On trembla pour le frac du trompette de ville et pour le galon qui ornait les pantalons des élèves des Arts et Métiers.

C'est dans cette période que sortirent de l'école Henri JUS et QUINSON (tous deux de 1847), l'un comme géologue, qui forera 500 puits au Sahara, où on l'appela "Bou el Ma" (Père de l'eau), l'autre comme inventeur d'une peigneuse de soie.

Sous les débuts de l'Empire

Même si ce n'est pas l'usage historique, on fera ici commencer l'Empire au 2 décembre 1851, date du coup d'état de Louis-Napoléon, sans attendre sa promulgation, un an plus tard.

L'école n'attendra pas. Le 10 décembre, pour des motifs qui furent si futiles que personne ne les rapporta, cependant sans lien avec quoi que ce fut de politique, un simple soulèvement d'écoliers, tourna à l'épique : il fallut appeler à la fois l'armée et la gendarmerie pour le maîtriser et 33 élèves furent renvoyés dans leurs foyers.

Le 29 septembre, AIX accueille en grande pompe le **Prince-Président** ; c'est ainsi qu'on le désigne encore. Le clou de la grande fête organisée par la municipalité fut la soirée donnée dans le vaste hall du palais de justice, éclairé par 12.000 mystérieux "verres à illumination" ! La ville étant encore loin de disposer d'un service public de distribution de l'électricité, il est tout à fait possible qu'il s'agisse cependant de guirlandes électriques, peut-être alimentées par une dynamo de l'école. Ce n'est qu'une hypothèse, car rien n'est dit sur le sujet ; mais on sait que l'école possédait déjà cette technologie balbutiante.

Le 1^{er} janvier 1853, le confiseur BREMOND installe un éclairage électrique dans son magasin, donnant ainsi une antériorité originale à ses calissons.

Le 2 décembre, le nouvel empire est proclamé. On l'apprend le jour même à AIX grâce au tout nouveau Télégraphe, qui vient d'être installé. L'école devient "Impériale" ; le cursus ne débouche toujours pas sur un

diplôme d'Ingénieur, mais à leur sortie, les élèves peuvent postuler pour Centrale ou pour l'École Supérieure d'Électricité que l'on vient d'ouvrir.

En mars 1853, M. SABATIER, le patron de la fonderie qui fabriquera la vasque de la Rotonde et quelques autres entreprises qu'il entraîne dans son action en justice, portent plainte contre l'école pour concurrence déloyale. Le fait qu'elle ait obtenu la commande de la chaîne entourant la fontaine n'y est sans doute pas étrangère.

Cela fit presque oublier que, la même année, on introduisit à l'école l'usage de la règle à calcul.

On vit bientôt s'achever le barrage Zola, en 1854, et pour faire un pied de nez au fondeur SABATIER, l'atelier de fonderie livra à la mission catholique "Mazenod" un magnifique Christ en Croix pour être installé sur l'Esplanade de la Rotonde, avant d'être déplacé au Rond-Point des fous⁶.

On vit aussi sortir de l'école Agamemnon IMBERT de la promotion 1850, qui devint un grand entrepreneur à Imphy et fut député de la Nièvre ; et Isidore MOREAU, raffineur de sucre au Brésil et à la Réunion – qui s'appelait alors Ile Bourbon – et enfin entrepreneur en Égypte, où il jeta un grand pont sur le Nil.

À l'issue de l'exercice 1855-56, Antoine CAMPAIGNAC rendait son tablier. En treize d'ans de Direction, il avait forgé à l'école des semelles solides. Il pouvait partir serein dans son Occitanie natale, à Cintegabelle, près de Toulouse. Il y vivra encore trente ans, jusqu'au 21 janvier 1886. Il avait alors plus de quatre-vingt-dix ans.

⁶ Square Anouar El Sadate

Avant de partir, il lèguera à l'école son épée de polytechnicien ; et l'école, devenue Campus, s'honore aujourd'hui de l'avoir conservée, dans le bureau de son Directeur.

Sous l'Empire

Monsieur ANDRIEUX, Jérôme, prend la Direction de l'école le 8 octobre 1856. C'est un initié : non seulement il est lui-même Gadz'arts, de la promotion 1824 d'Angers, mais il vient aussi de diriger pendant deux ans l'école de Châlons. C'est dire qu'on ne la lui fera pas ! Et pourtant, les exigences pointilleuses d'une hiérarchie et d'une administration multiforme d'un côté, ainsi que l'exubérance débridée des élèves de l'autre, finiront par le terrasser.

Ce qu'on m'en avait dit piquait ma curiosité. Un interview, comme je l'avais fait avec son prédécesseur, m'aurait bien plu. Mais ce ne pouvait plus être qu'un interview inventé, reconstitué, en quelque sorte psychographique, car en cette fin de 1870, il était déjà parti.

Cela donna :

- Monsieur ANDRIEUX, vous avez trouvé une école en bon état de marche, non ?

- Bien sûr, jeune homme, mais soyons réalistes, commençons par les élèves. Vous savez que j'ai dû faire face à au moins quatre révoltes ? Je peux vous en parler.

Prenez le cas de cet ahuri de GUYONNET. Vous connaissez l'histoire... C'était une simple interrogation de grammaire, en février 1857. Ce grand benêt n'avait pas

compris qu'en étant le seul de sa promo à rendre sa copie au professeur, il s'attirerait les foudres de ses propres camarades. On l'accusa de zalècher⁷, de courir à la médaille⁸. Il finit par prendre, en plein réfectoire et en présence des surveillants, un marron sur le nez, que lui donna son copain ADRIAN. C'était normal, non, qu'ADRIAN soit puni, de prison d'abord, puis d'exclusion ?

Je comprends que la promo entière s'en soit prise alors à GUYONNET et le rosse plus sévèrement. Puis, menaçant de démissionner en bloc, elle se mit en grève. J'ai fait alors appel au sous-préfet, que je croyais habile à la négociation. Il est venu accompagné d'une centaine d'hommes du régiment d'infanterie voisin, craignant le pire. Le pire, il l'eut, et l'on dut très vite expédier vingt-sept élèves en prison ! Pas moins.

Un engrenage infernal. Il voulut rattraper le coup en appelant individuellement chaque élève pour l'entendre confirmer son intention de démissionner. Le premier sur la liste, forcément alphabétique, était ALBIN. Pas de chance pour lui car c'était un bon élève, irréprochable. Par solidarité sans doute, il confirma qu'il voulait partir. Cinq autres le suivirent, à mon grand regret. Au total, trente-deux élèves furent exclus. Un tiers de la promotion, à cinq mois de la fin des études. Vous vous rendez compte des dégâts ?

- Oui Monsieur, je comprends que ça n'était pas facile. Mais plus récemment CHAZARD ?

- Ah, CHAZARD... ça, c'est autre chose ; et c'est bien plus récent, en 1862, je crois ? Un prêté pour un rendu, en quelque sorte. C'était au réfectoire. Un jour, CHAZARD avait fauché un morceau d'omelette à TOLLON. La semaine suivante, TOLLON avait tenté de la récupérer. Ils se sont

⁷ "lêcher le cul"

⁸ Et à la récompense pécuniaire qui lui était attachée

bagarrés. Oui, CHAZARD a bien planté son couteau de cinq centimètres dans la poitrine de TOLLON. Impressionnant certes, beaucoup de sang, mais pas mortel.

Le Procureur Impérial est intervenu ; alors j'ai dû exclure CHAZARD, au moins pour la forme. Mais j'ai plaidé pour qu'il reste ; c'était un accident... D'ailleurs, ils se sont retrouvés ensemble à l'infirmierie, et réconciliés.

- Quelle histoire !

- Et ROLLET, que j'ai dû renvoyer chez lui un mois à peine après son admission, en 1863, pour avoir avalé, dès le petit déjeuner, les trois pintes⁹ de vin destinées à toute la table...

Mais ne vous méprenez pas, les élèves, c'est une chose, l'administration, ça vaut aussi son pesant d'or. Je devrais dire son pesant d'eau, car celle-là, il faut que je vous la raconte.

Vous vous souvenez de la sécheresse de 1862 ? j'avais dû rationner la consommation d'eau, à la fois pour boire et pour se laver ; c'est depuis, m'a-t-on rapporté, que certains prétendent que ce ne sont pas les arp's¹⁰ qui puent, mais les chaussettes. Eh bien, reconstituer les droits de l'école sur les Eaux qui la traversent n'a pas été une partie de plaisir. Trois ans, il nous aura fallu trois ans de recherches pour ça. Heureusement que Me BEDDARIDE¹¹ n'a rien lâché.

Figurez-vous que, depuis une délibération des Hospices datant de 1707, on avait droit à un doigt¹² d'eau. J'ai donc commis un expert, qui a conclu que, pour nos effectifs de 340 personnes, il fallait 17.000 litres par jour, ce qui fait le double.

⁹ 0,5 x 3 = 1, 5 litre

¹⁰ Arpions

¹¹ Notaire à AIX

¹² Equivalent à 6 litres par minute

- hum !

- vous voulez le détail par personne ? Dix litres pour la cuisine, cinq pour se laver, deux pour boire, plus un bain tous les quinze à vingt jours... Au total, arrondi, ça fait 50 litres.

La consommation réelle des Aixois ayant été estimée alors à 20 litres, l'école n'obtint, le 14 juillet 1868, que 25 litres.

Mais on n'en avait pas fini. Il reprit :

- N'oublions pas qu'il y a aussi toute l'intendance.

La prison est trop petite, il n'y a que trois cellules, avec les garnements que l'on a, il en faudrait cinq. Et déplacer l'infirmerie, pour mieux isoler les malades. Pour le docteur PONS, c'est trop tard, il vient de mourir¹³.

Et il faudrait agrandir les aires de récréation, les ateliers, les salles de cours... Pour les ateliers, on vient d'hériter de la parcelle longeant le Cours, jusqu'au Boulevard Carnot. Pour les salles de cours, le Grand Amphi est quasiment terminé.

Et les programmes : en 1860, on a introduit en mathématiques le calcul logarithmique, en 1865 l'algèbre et la trigonométrie.

Il ne m'avait pas parlé de l'uniforme du jeune MONIER, qu'il avait dû faire tailler sur mesure, aucune des trois tailles en magasin ne pouvant convenir en raison de sa taille. Avec ses 1.38 mètres, il fut le morp's le plus petit de tous les temps.

Il ne s'était pas étendu, non plus, sur l'exiguïté des aires de récréation. Je savais pourtant qu'il estimait que cette exiguïté, par le confinement dont elle était responsable, favorisait les contacts entre les élèves et la naissance de

¹³ Le 25 avril 1870

bandes, puis d'une communauté aux idées subversives qui pourrait s'opposer aux autorités légales

Et c'est bien ce qui se produisit, en s'étendant même aux autres écoles ; ce que la Société des anciens élèves, créée très tôt, allait confirmer. Il avait même constaté des actions de bizutage, et entendu quelques chansons qu'on chantait déjà à Angers et qui pourraient devenir un hymne¹⁴.

La guerre avec la Prusse et la débâcle de SEDAN ajoutaient aux difficultés de sa fin de carrière. La vie même de l'école en était profondément altérée et il laissait ça à son successeur. Qu'on ne trouvait pas. On opta pour un intérim qu'assumerait M. PLAISANT, l'Ingénieur de l'école depuis vingt ans.

C'est ainsi, qu'épuisé, ANDRIEUX prit retraite, le 1^{er} novembre 1870.

Avec tous ces tracas, il n'avait certainement pas eu le loisir d'observer qu'en 1858, le jeune Émile ZOLA avait quitté AIX pour Paris et son camarade de collège, Paul CEZANNE, avait obtenu son baccalauréat.

¹⁴ Les six premiers couplets de l'hymne avaient été écrits à Angers par LE BREF dès 1859 et ROUMILLAC en 1869. Ils viendront s'adapter à AIX, sous la plume de VIGIER en 1872, donc très bientôt.

L'ÉCOLE NATIONALE

M. PLAISANT

Pour M. PLAISANT, ce fut un démarrage sur les chapeaux de roues.

Il n'était pas encore nommé Directeur qu'il avait en main l'ordre de réquisition du 21 septembre 1870 que lui avait confié Monsieur ANDRIEUX, sur le départ. Il émanait de Monsieur DELPECH, sous-préfet des Bouches-du-Rhône mais gadz'arts lui aussi ; ce document concernait l'hébergement et la nourriture de deux compagnies du 1^{er} bataillon de l'Égalité de Marseille¹⁵, placées sous les ordres du Commandant GAUTHIER, un autre gadz'arts.

Dix jours seulement avant la rentrée des élèves !

Ces militaires resteront jusqu'au 30, veille de la rentrée officielle. Mais les 280 élèves attendus n'arriveront que le 20 Octobre. Furieux des défaites de nos armées, dès le 2 Novembre, ils seront 260 à arracher de leurs uniformes les boutons dorés portant l'aigle impérial, et à faire savoir qu'ils souhaitent rejoindre le front. Ce qui fit que le 3 novembre, il ne restait que 36 élèves : 19 admis à faire l'exercice militaire, 11 qui décrochaient, 3 qui travaillaient et 3 à l'infirmerie.

C'est dans ces conditions que le Directeur PLAISANT dut loger du 3 au 17 novembre, sur réquisition du maire, 205 troupiers de la Guérilla française d'orient¹⁶. Auxquels succédèrent, le 22 décembre, 400 varioleux.

¹⁵ De la 2^{ème} Brigade d'Infanterie Nationale

¹⁶ De la même Brigade

Cette tornade se terminera le 23 mars 1971, par le retour des élèves.

Quelques problèmes d'intendance prirent alors le relais. On ne pouvait plus compter sur l'économiste, M. AUBANEL, dont on avait dû se séparer pour cause de démence avérée. Ni sur Mme ABADIE, la lingère et épouse du Tambour, que l'on dut révoquer pour détournements de drap et autres chapardages. L'urgence était de recoudre les boutons sur les uniformes, quinze mille boutons commandés à un passementier de Paris qui comprenait mal cette urgence. Comment lui expliquer que la procession du Sacré-Cœur approchait, que l'orchestre de l'école y était attendu comme le bon Dieu, et que l'école perdrait à jamais toute dignité si les musiciens s'y présentaient sans boutons !

Pour terminer, enfin presque, cette année particulièrement chaotique, M. PLAISANT dut affronter, les 25 et 28 Juillet 1871 une double rébellion des élèves, l'une par mise à feu de "gommes élastiques", l'autre par un refus d'assister au cours de grammaire. Une dizaine d'élèves furent passibles d'un renvoi. Il n'y a aucune preuve de l'exécution de ces sentences.

Pour vraiment terminer en point d'orgue, il manquait le décès à l'infirmerie, le 10 août, du jeune ARNAL, à la suite d'une variole.

Ce coup de grâce foudroya M. PLAISANT, qui venait de démissionner pour des raisons de santé deux jours plus tôt, laissant tous les soucis qu'il sentait irrémédiablement venir à ses collaborateurs immédiats, MM. CIRON, le professeur de Dessin de la 3^{ème} année et BELTOISE, le chef des Ateliers d'Ajustage

Etienne JACQUET

Etienne JACQUET prendra sa succession le 21 Août 1871. Ancien élève de Châlons (1837-40), il avait connu les trois écoles, comme élève, professeur et Ingénieur¹⁷ et se considérait comme un homme de poigne.

Il n'eut pas à tarder pour le montrer. Dès la rentrée, reportée au 15 octobre en raison des turbulences survenues lors de la clôture de l'exercice précédent, un beau chahut l'attendait, créé par l'arrivée simultanée des trois promotions, et rehaussé par des volées de pierres lancées par les séminaristes voisins.

Le 23 janvier, à la suite de quelque infraction grave à la discipline, comme on disait alors, il renvoya l'élève GRAU chez lui, en Algérie, via Marseille. Tout se passa bien, le bateau pour Alger partant dès le lendemain. Ce fut moins bien pour les trois suivants, qui durent attendre plusieurs jours à l'hôtel. En fait, ils descendirent "Chez Bonaud", un hôtel mal famé des quartiers chauds et y invitèrent incontinent quelques copains aixois pour partager le bon plaisir qu'ils y prenaient.

Le 1^{er} mai, PERRIN, de 3^{ème} année, jeta son plat de morue sur les dalles du réfectoire ; de fil en aiguille, on insulta les surveillants, on dansa la nuit sur les lits et, le 5 mai, on finit par renvoyer vingt-trois élèves.

Mais la poigne du Directeur JACQUET s'exerça aussi, dans des échanges épistolaires opiniâtres, contre l'Inspecteur Général LIVET qui tentait de picorer les moindres économies, dans tous les domaines. Il lui opposait des arguments parfaitement documentés :

¹⁷ Sous-Directeur chargé plus particulièrement des Ateliers.

"... le prix de la nourriture par bouche étant de 0, 9542 francs en mai par rapport à 0,9052 en avril s'explique par la suppression de la soupe du matin, qui a fait augmenter la consommation en pain de 0,230, en chocolat de 0,0058 et en vin de 0,0088..."

Une autre fois :

"... vous remarquerez aussi que la quantité de drap employé à la confection d'une tunique est de 1, 71 mètre, au lieu de 1,67, la différence tenant à leurs nombres différents selon les tailles..."

Cela ne l'empêcha pas de considérablement moderniser la literie, en remplaçant les vieilles paillasses, garnies jusque-là de feuilles de maïs par de vrais sommiers. L'hygiène faisait par là un grand pas, même si la paille n'était plus d'origine.

On le verra actif aussi sur le plan des études. C'est lui qui inaugura le Grand Amphi, le 31 juillet 1874 ; quitte à l'abandonner aussitôt, pour un défaut de chauffage au sujet duquel il entretenait avec le fournisseur une correspondance nourrie et sévère. C'est lui qui organisa, pendant les vacances de 1872, la première visite d'usine, qu'il appela "excursion industrielle", en envoyant au Creusot quatre professeurs dirigés par M. SAINT GORGON, un professeur de dessin qui fera parler de lui par la suite.

S'agissant de l'enseignement d'une langue étrangère, il fut moins inspiré ; il aurait volontiers accepté, à la condition qu'il fut facultatif, et dispensé pendant les heures de récréation.

Les élèves eux-mêmes avaient changé ; bon nombre de ceux qui entraient en 1874 avaient le même âge que leurs anciens, l'âge minimal d'admission étant passé de 15 à 17 ans.

Reconnaissons par ailleurs la grande qualité de ses intuitions : ne recruta-t-il pas en 1872 un sous-chef d'atelier du nom de Lucien SAUZE, qui deviendra professeur, et dont le mérite d'alors n'était que d'avoir bourlingué quelque cinq ans en Extrême-Orient ; mais dont le mérite futur serait, certes dans l'ombre de son collègue SAINT-GORGON et très discrètement, d'inscrire son nom sur les bancs de l'école tout au long du siècle qui suivit¹⁸.

C'est aussi peut-être sous son règne que se manifestèrent les premiers embryons d'une véritable organisation de ce qui allait devenir les Traditions.

Citons la découverte, lors de la fouille des malles et pupitres de mars 1874, de six carnets manuscrits contenant, entre autres, des acrostiches, en quelque sorte des ancêtres de zaccus, des chansons coquines et à boire et des textes osés. C'étaient, à n'en pas douter les premiers Carnets de Trads.

Citons aussi l'intervention que les majors de la promotion des anciens firent auprès de la Direction, le 11 novembre 1871 pour réclamer au nom de tous les élèves une amélioration des repas :

"... ils désiraient entre autres choses qu'on ne leur servit plus de riz, plus de choux, plus de haricots et de lentilles en sauce, et du fromage moins fréquemment..."

Fallut-il s'étonner que le 18 janvier 1875, Etienne JACQUET décédât en quelque sorte sur la scène, comme Molière, d'une longue maladie selon les uns, d'un "coup de sang" selon les autres. ?

¹⁸ Comme on le verra, ses deux fils, André en 1914 et Marcel en 1923, puis son petit-fils André en 1950 et son arrière-petit fils François en 1978, entrèrent à l'école.

Charles Nicolas MICHELET

Dans l'instant, le sous-directeur en poste, M. CIRON, expédia les affaires courantes, comme il l'avait fait moins de quatre ans plus tôt.

Monsieur MICHELET ne fut nommé que le 1^{er} mai 1875 et n'arriva que le 11. C'était un militaire, chef de bataillon du Génie. Exigeant et pinailleur ; redoutable avec tous : élèves récalcitrants, fournisseurs, professeurs aussi.

Au père de VIAL, élève de dernière année qui avait déchiré et brulé tous ses cahiers, il adressa son premier courrier :

"... cet acte, que je ne puis attribuer qu'à un moment de folie, a été considéré avec beaucoup d'indulgence... Je vous prie de venir le voir et en même temps de consulter le docteur pour qu'il lui donne, s'il le juge convenable, un congé de convalescence."

À M. BELTOISE, Chef d'atelier et Gadz'Arts :

"... M. l'Ingénieur m'a fait connaître les raisons que vous donnez pour justifier vos absences, les mardi et jeudi de chaque semaine. Elles me paraissent peu fondées et vous invite à vouloir bien prendre toutes dispositions pour que ces absences ne se renouvellent pas."

Au fournisseur de linges divers et en particulier de chemises :

"... Après un sérieux examen devant moi et par des experts, je refuse de (les) recevoir au motif que le fil employé est trop mince et pas du tout en proportion avec la force de l'étoffe... que la longueur de chaque chemise est trop courte de 1,5 centimètre sur le devant et d'autant sur le derrière. Il en résulte que sur les 820 unités formant le total de la

fourniture, il y aurait de quoi faire 9 chemises supplémentaires..."

Exigeant dans ses recrutements : en novembre 1875, il embaucha comme professeur de physique et chimie un jeune Polytechnicien, d'à peine trente ans, ingénieur des Ponts et Chaussée de surcroît, que personne ne remarqua particulièrement. Il s'appelait Albert Julien DELIGNE et allait lui succéder sept ans plus tard.

Attentif à la carrière de ses professeurs. Il soutiendra SAINT GORGON et DELIGNE dans leurs candidatures pour l'école de Châlons en 1879. DELIGNE réussit, SAINT GORGON pas. C'est de cette époque qu'on peut penser qu'il commença à noter les dessins de ses élèves en les jetant du haut du Grand Amphi ; par dépit ?

Il ne fut pas épargné de tracas sanitaires, qui étaient récurrents à l'époque en général et à l'école en particulier. La fièvre typhoïde frappa durement en 1876. Cinq élèves en moururent. On décida de cesser les cours le 10 juillet, vingt jours avant la date prévue.

Mais l'exploit de MICHELET fut sans aucun conteste la participation de l'école à l'Exposition Universelle de Paris de 1878. Une première¹⁹, et une aventure.

Il fut décidé qu'on y présenterait :

- Une petite machine à vapeur de 5/6 CV
- Une machine à percer dite "murale"
- Une scie à ruban.

Le tout accompagné de divers dessins industriels.

¹⁹ Certes partagée avec les 2 autres écoles

Les soucis commencèrent dès février, par l'inscription et le paiement des frais, au total 1.664,75 francs, qui fit intervenir pas moins de six instances différentes : un ci-devant Sénateur, par ailleurs Commissaire général de l'Exposition, un membre de l'Institut, M. DURUY, Président du Comité de l'Installation, l'Inspecteur Général des Écoles Arts et Métiers, le Comité de l'Exposition, représenté par un certain M. GODARD et bien sûr M. PAYEN, l'agent-comptable de l'école. Sans compter M. MICHELET lui-même, qui fit un temps l'avance de la moitié de ces frais.

Ça continua avec le stand : à plat, ou incliné ? Pourvu qu'il supporte les deux tonnes de la machine et autant pour la scie... Il est trop court pour la machine ? On en coupe trente centimètres de l'arbre de sortie.

C'est ainsi que les chefs d'œuvre de l'école allèrent côtoyer sur le Champ de Mars, du 1^{er} Mai au 31 octobre 1878, la tête de la Statue de la Liberté de Bartholdi, une machine à coudre de Benjamin Peugeot et un foudre de Champagne de la Maison Mercier de vingt-cinq mille jéroboams. Le tout sous l'œil tout neuf d'un Palais du Trocadéro à hautes oreilles, démoli depuis.

En forme d'apothéose, en octobre, cent quatre élèves accompagnés de leurs professeurs et quelques chefs d'ateliers, sous l'autorité de l'Ingénieur CIRON, firent le voyage en train pour visiter l'exposition. Un train spécial bien sûr, probablement de nuit, *"pour ne pas perturber les voyageurs qui payaient place entière"*. Notons cependant qu'ils purent prendre le train à la gare d'AIX, la ligne AIX-Marseille ayant été ouverte moins d'un an plus tôt, le 15 octobre 1877.

Le rêve fini, la routine revint, avec des mutineries, en janvier 1879, et en février...

Le 29 janvier, c'est un conscrit²⁰ qui avait demandé à boire, en ajoutant : "*...si tu nous servais du vin au lieu d'eau, tu ne ferais pas mal !* " ; l'adjudant l'avait puni et l'affaire avait dégénéré, jusqu'au renvoi de seize élèves, pas moins.

En février, ce fut un bec de gaz d'éclairage qui puait. Un élève avait alors expédié son encrier sur le paletot du professeur. Il fut expulsé, et même accompagné par un adjudant au train de 2h jusqu'à la bifurcation de Rognac.

Le rouleau compresseur de la routine finit par terrasser Monsieur MICHELET, qui démissionna le 11 mai 1982.

Albert Julien DELIGNE

Le jeune Professeur que MICHELET avait recruté était allé passer deux ans en entreprise. Il revint pour lui succéder, le 4 mai 1882. C'est dire s'il connaissait l'école.

Mais son élan fut, pour le moins, contrarié dès sa première rentrée par une épidémie de choléra qui contraignit l'école à fermer de Novembre à Janvier. Ce fléau de l'époque reviendra à la fin juin 1884 et empêchera les examens de fin d'études en dépit des vives pulvérisations de sulfate de fer et de zinc dans les fosses d'aisance, de chaux dans les urinoirs et d'acide phénique dans tous les locaux.

Sur les traces de l'exposition de Paris, on avait pris le temps, juste avant de rafler un grand nombre de prix à celle de Nice en avril, de participer à la Foire internationale d'Hygiène de Londres en Juin et de préparer les colis pour les

²⁰ Alors élève de 3^{ème} division

expédier en août à l'Exposition du Travail qui se tenait au Palais de l'Industrie à Paris.

On fera mieux pour l'Exposition Universelle de Paris de 1889. L'école y exposera une machine à percer, un étou limeur, une machine à raboter et un tour à fileter. Force est de constater que ces machines ne firent guère le poids et qu'on les oublia, face à cette improbable tour que Gustave Eiffel construisît au bord de la Seine.

Et encore mieux en 1893, où l'école expédiera à l'Exposition Universelle de Chicago une machine à vapeur "Compound" de 50 CV, à double expansion.

Comme ses prédécesseurs, il ne put échapper à des tracasseries administratives qui font aujourd'hui sourire. Par exemple cette justification, qu'on lui demanda en 1883 pour une consommation, dans l'année, de 16.000 bougies. On n'en connaît pas la taille, mais on sait qu'il y en avait de nombreuses, les fins de journées d'hiver, près des machines-outils : 43 aux tours, 9 sur les perceuses, 14 aux montages, sans oublier les 3 des fraiseuses et celle qui éclairait la taraudeuse !

Pourtant, alors qu'on lui proposait de sous-traiter le blanchissage du linge à une entreprise de Marseille, il refusa tout net, avec des motifs irréfutables. Très sérieux lorsqu'il évoquait le licenciement subséquent des 9 buandières ; plus douteux lorsqu'il mettait dans la balance l'hygiène de la grande ville voisine où, il l'affirmait, régnaient des affections zymotiques de façon endémique.

On le vit neutre sur le plan religieux, supprimant ici les postes d'aumôniers, tant le catholique que le protestant, mais recrutant là une quatrième religieuse pour l'infirmerie ; il est vrai sous la pression du choléra.

On le vit tolérant vis-à-vis de certaines facéties de ses professeurs, et accepter, par exemple, que SAINT GORGON se mit à signer "Le Gorgu" des documents tout à fait officiels, comme le compte rendu du Conseil de l'école du 22 septembre 1887.

Le vit-on novateur en 1889, lorsqu'il remplaça les adjudants par des surveillants civils et, surtout, lorsqu'il supprima la prison ?

Actif sur tous les fronts, il ne perdit guère de temps en recevant, le 16 avril 1890, le Président de la République Sadi CARNOT, pourtant accompagné de deux ministres et de tout l'aréopage habituel à ces manifestations. Il est vrai que l'affaire ne dura qu'une heure, pendant laquelle le Président traversa tous les ateliers et en particulier la fonderie où il assista à la coulée d'un châssis de 5 mètres de longueur !

Cela dit, il faut rappeler qu'Albert DELIGNE fut un redoutable conservateur, s'opposant même à la Société des Anciens Élèves sur l'évolution des programmes et de l'organisation de l'internat.

Sur les programmes, il reprenait les idées d'ARBEL, l'ancien d'AIX :

- Je veux conserver l'école du faible, du besogneux, de l'enfant du travailleur qui rêve de faire de son fils un contremaître...

Tout à l'opposé de celles de Denis POULOT, le président de l'Assoce de 1882 :

- Il faut que les écoles d'Arts et Métiers forment des sujets de plus en plus instruits... pouvant s'élever aux premiers rangs de l'industrie française.

Sur l'organisation de l'Internat, il était viscéralement contre le mélange des promotions, en quoi il voyait le ferment

le plus puissant des révoltes. On séparait les promotions partout où on ne l'avait pas fait jusqu'alors : aux réfectoires, dans les cours de récréation, que l'on sépara même par des grilles. Seuls les ateliers trouvaient grâce à son raisonnement car la mixité, disait-il, y permettait la transmission des métiers. Les "Cent jours" étaient alors un rite quasi-sacré, qui officialisait le transfert des savoirs de la promotion sortante à la suivante.

Il s'était opposé aussi, le 2 août 1888, à l'adoption d'un régime de sorties libres des élèves, même très encadré, tel qu'il venait d'être pourtant expérimenté avec succès. Cela permit aux 41 musiciens de l'époque de continuer à accompagner les sorties traditionnelles dominicales.

Henri GLEISES (AIX 1925) nous rapporta que son père, lui-même prénommé Henri, mais de la promo 1898, s'en souvenait encore lorsqu'il était venu l'accompagner, le jour de sa rentrée. Au secrétaire qui l'enregistrait, il l'avait signalé comme "catholique pratiquant" :

- mais pourquoi as-tu dit ça ? Tu sais bien que je ne vais jamais à la messe.

- Oui, bien sûr ; mais cela te permettra de sortir tous les dimanches matin. Une fois dehors, tu feras ce que tu voudras.

S'agissant par ailleurs de l'Uniforme, on retiendra encore qu'il s'était opposé à sa modification :

- une simple retouche pourra suffire, et cela coûtera moins cher !

Il ne put s'opposer cependant à ce que les effectifs des promotions passent, en 1892, de 100 à 120 élèves.;

En 1892, fidèle à ses pratiques, il accepta volontiers la nomination de son Ingénieur, M. CHAVE, à la Direction de la nouvelle école de Cluny.

Alain DELIGNE n'avait alors que 47 ans, mais il se sentit fatigué. Au point de solliciter un arrêt maladie pour les trois mois d'été 1892, incluant donc les vacances. Il alla à La Bourboule. MM. BELTOISE et WIDMANN, chef des ateliers d'ajustage, feront l'intérim.

À son retour, deux affaires finirent de l'achever.

La première concernait son agent comptable, M. ALLEN, qui était logé sur place avec une parentèle fournie. Son épouse avait été prise en flagrant délit de vol de pains dans les rayons de la boulangerie de l'école. Une boulangerie, dont il avait défendu le statut, comme celui de la laverie, lorsqu'on lui avait proposé d'extérioriser les services ! une véritable trahison.

L'autre impliquait un élève de la dernière année, FARAIL, qui avait agressé un plus jeune, MURJAS de plusieurs coups de burin à la tête.

Le 13 avril 1892, il demanda dans l'urgence un congé de trois mois à demi-solde pour raison de neurasthénie.

Il tint bon encore près d'un an ; le temps d'assister au départ de ses matériels pour l'exposition de Chicago et d'exprimer, dans son dernier rapport de 18 mars 1893, la satisfaction qu'il tirait des bons résultats de ses élèves, parmi lesquels Jules RAMAS, en 1885, Simon BOUSSIRON en 1888, Antoine GARIC en 1889 et LOUIS BERGERON en 1892.

Il mourut le 5 mai 1893, peut-être d'une crise cardiaque, peut-être d'une embolie cérébrale.

Les obsèques, le 8 mai furent dignes et magistrales : on y vit non seulement tous les employés de l'école, portant cierges et couronnes, toutes les autorités locales, mais surtout

l'ensemble des élèves, dont la musique précédait le corbillard et qui forma une haie d'honneur pendant toute la cérémonie.

Sans attendre que l'émotion retombe, le 10 juin, l'Assoce demandait l'autorisation de célébrer les 50 ans de l'école.

Charles Émile ROULLAND

Charles Émile ROULLAND, Gadz'Arts issu de l'école d'Angers et d'environ 45 ans, fut nommé le 13 novembre 1893, mais il ne prendra sa fonction que le 6 décembre.

Pour la discipline, il restera dans la ligne de son prédécesseur : séparer les trois promotions partout où cela était possible et éviter les correspondances avec les autres écoles.

Mis à part l'introduction du calcul intégral et différentiel dans les mathématiques en 1893, quelques sérieux mouvements de bizutage²¹ en 1895, qui confirmaient son implantation dans l'école, et la désaffectation de la Chapelle cette même année, rien ne se passa de notable jusqu'en 1896.

Dès janvier, un élève était mort, victime d'une eau d'alimentation "pourrie" ; il fallut tout janvier reprendre son réseau de distribution, ce qui n'empêcha pas les élèves de la musique de se préparer et de participer au Carnaval de la ville, en février.

²¹ Qui s'étalèrent toute l'année

Le 8 mars, le Président de la République, Félix FAURE, fit une visite éclair : un quart d'heure tout compris, discours et remise de décorations.

La semaine suivante, le 15, Charles ROULLAND allait aboutir dans une affaire qui traînait depuis plus de dix ans ; c'était l'achat aux frères CALIER, le 15 mars, de la bande de terrain qui, au sud, séparait l'école du couvent voisin ; sur laquelle il allait pouvoir construire une nouvelle infirmerie, qui fonctionnera jusqu'en 1980 et qui deviendra salle de sports en 2017.

L'affaire de Charles ROULLAND fut sans doute l'installation de la Centrale Électrique, "La Centrale". Il avait exigé de l'adjudicataire que l'école participe aux travaux.

Le projet fut lancé le 26 juin 1897. Il fut confié tout d'abord à la Société BREGUET, du nom d'Antoine BREGUET, le père de l'aviateur, à laquelle participait Zénobe GRAMME. Il échut en définitive le 4 janvier 1898 à la Société PIGUET et Cie²², de Fontaines Saint Martin, près de Lyon. L'un des deux associés était Léon, Gadz'arts d'AIX 1871 ; l'autre était son père.

La société PIGUET installa donc deux machines, qui fournirent l'électricité à l'école jusqu' à l'arrivée du courant alternatif en 110 volts dans la ville.

Ce qui n'était pas prévu, c'était l'usage myriapodique qu'en firent les élèves jusqu'en 1980, dans le cadre des traditions.

Charles Émile ROULLANT n'échappa pas, lui non plus, aux "révoltes" des élèves. Il connut même la plus célèbre, objet d'un paragraphe ultérieur.

²² Fusionnera en 1920 avec la Société des moteurs DUJARDIN, à Lille, puis Fives, en 1984

LE CINQUANTENAIRE

Le cinquantenaire de l'école fut célébré le dimanche 24 septembre 1893. Il avait été prévu qu'on ferait la cérémonie dans l'école même, dans le Grand Amphi et la cour des anciens, et que le repas serait servi dans la cour des conscrits, sous un chapiteau, à proximité des réfectoires, donc des cuisines.

Ce fut bien différent, peut-être en raison de l'affluence, qui frôla le demi-millier de personnes.

Il y eut certes le matin une visite de l'école, pendant laquelle les anciens se précipitèrent vers la prison et les salles de police, dont beaucoup en avaient goûté les attraits. Il y eut des discours, et un vin d'honneur. On ignore si la rentrée avait eu lieu et, si oui, les élèves purent profiter des agapes.

Le reste des festivités se déroula au Palais de Justice, les tables du banquet ayant été dressées dans la salle des pas perdus et le bal organisé à l'étage. Quelques gouttes de pluie, en fin de matinée, précipitèrent le départ vers le Palais de Justice, qui se fit en cortège, derrière la musique de l'école.

Il y eut d'autres discours, et des toasts. L'aréopage aixois était à la table d'honneur, dressée devant un grand buste du Duc de la ROCHEFOUCAULT. On regretta que le Ministre n'ait envoyé qu'un sous-fifre pour le représenter.

Les deux majors, celui des Pierrots et celui des Anciens, seuls présents des trois promotions, en étaient.

On banquetait, on chanta et on dansa le quadrille, au premier étage ; et l'on termina la fête par une retraite aux flambeaux qui, par le cours Mirabeau, atteignit la Rotonde où fut tiré un feu d'artifice.

1898, la REVOLTE

Une Révolte à la fois banale et symbolique

C'est un des points majuscules du Carnet de trad's, avec son récit naïf et son lugubre Chant.

Les témoignages manquent ; celui que les participants avaient rédigé était écrit dans un cahier qui faisait partie des archives de l'école et était exposé dans une vitrine de la Salle du Conseil où il a été volé.

Comme la plupart des quelque quinze Révoltes recensées, son origine est des plus banales.

Dans le courant du mois d'octobre, ou de novembre, Monsieur LEVAT, professeur de physique des Pierrots, s'est fait assez sérieusement chahuter, dans son amphi. Les élèves ne lui reprochaient pas la qualité de son cours, mais l'ennui que suscitait sa présentation. Il fut l'objet de jets de reliefs du repas précédent et de croutons de pain.

Il se retira et saisit le Ministre de tutelle, alors du Commerce, Paul DELOMBRE lui-même.

Le Conseil de l'École prononça quatre exclusions et autant de retraits de bourses. Le Ministre réduisit la sanction de moitié. Tout ça avec quelque retard qui relança le chahut et le Directeur, Charles Emile ROULLAND, Gadz'arts d'Angers lui-même, crut habile de s'en tirer en chargeant le Ministre. On redoubla alors le tapage, y compris dans la nuit, après avoir

cassé force vaisselle et des coups furent même échangés²³ . On était au début de Décembre, et les traditions retiendront la date du 4.

Le lendemain, la Direction appelle les gendarmes, que les pierrots rencontrent à la sortie du déjeuner. On casse à nouveau de la vaisselle et des vitres. Les Anciens et les Conscrits se joignent alors au mouvement et tous les élèves manifestent en monôme et en chantant.

La Direction appelle alors l'armée, une compagnie du 55^{ème} Régiment d'Infanterie, pour empêcher de nouveaux vandalismes. Venant de la Caserne Forbin toute proche, elle fut vite là mais elle campera sur place. Après une nuit agitée, une autre journée s'ouvrit dans la négociation, où l'on fit venir le Maire et quelques Conseillers pour appuyer de nouveaux appels au calme, il y eut une autre nuit agitée.

Le lendemain matin, la troupe accompagnera à la gare tous les élèves renvoyés, c'est-à-dire toute la promotion des Pierrots, qui ne manqua pas, au passage de faire un mauvais sort à quelques becs d'éclairage.

Il y eut très vite une amnistie quasi-générale et toute la promotion revint à l'école en Janvier. Seuls huit d'entre eux furent punis : CASTAGNET, THEVOLLE, GREBESSA, LA BRAIN, LASSERRE, BOURGEAT, DUTET et FOURQUIERE. Mais je ne connais pas la nature de leurs sanctions.

N'oublions pas une dernière victime de cette triste affaire : l'élève VINCENT y perdra ses galons de sergent-fourrier qui lui conféraient, en tant que major, la charge de représenter la promotion auprès de la Direction.

Cette Révolte fut consignée dans les agendas de mémoire à la date du 4 Décembre, un dimanche.

²³ "... jusqu'au Wagon qui reçoit des pierrots un terrible marron (Carnet de Trad's)

LA BELLE EPOQUE

Charles Émile ROULLAND

Après ces péripéties, Charles Émile ROULLAND entrera avec l'école dans le XXème siècle. Sous l'influence du progressisme porté par le Ministre MILLERAND et de l'Assoce, une période plus sereine allait s'ouvrir.

De nombreux autres travaux furent réalisés, à tout le moins lancés, concernant l'aménagement des ateliers, dans les premières années du nouveau siècle. Retenons la rénovation de la chaufferie, rendue nécessaire par la création de la centrale électrique et la mise en service d'un nouveau marteau-pilon à la forge. Ainsi naquit en 1900, comme un nouveau jalon dans l'histoire de l'école, la **Grande Cheminée**.

Puis vint une période sans doute relativement calme, sur laquelle les archives restent très discrètes.

En 1903, la ville d'AIX vit arriver de Marseille, tout près de la Rotonde, une ligne de tramway électrique.

Émile RICARD

Émile RICARD fut nommé Directeur de l'école le 16 septembre 1905 ; c'était un jeune gadz'arts de Châlons 1881.

Il ne se doutait ni de ce qui l'attendait, la guerre, ni de la durée de son mandat, un quart de siècle.

Le régime qu'on disait adouci ressemblait comme une goutte d'eau à l'ancien. Au quart d'heure près, l'emploi du temps était le même qu'aux débuts de l'école, soixante ans plus tôt ; lever à 5 heures 30 et coucher à 20 heures 45. Mais les relations avec l'encadrement avaient changé depuis que les surveillants étaient des civils. Et l'eau chaude, depuis 1906, arrivait aux douches. L'équipe de Rugby pouvait désormais poser fièrement pour la première photo qu'on ait d'elle.

On traitait désormais les élèves en adultes, en harmonie avec le relèvement des âges d'entrée. Une sortie libre était même autorisée, le dimanche, de 13 à 19 heures.

Ils obtenaient enfin, par décret du 22 octobre 1907 émanant du Président DOUMERGUE, que leur fut **délivré titre d'Ingénieur à la fin de leurs études**. Les persévérantes interventions de l'Assoce auprès du Ministre MILLERAND et des autorités adéquates y avaient largement contribué.

Le 28 juillet 1908, **Monsieur SAINT GORGON** mourut à Montdieu²⁴, à l'âge de 64 ans, au cours d'un oral d'entrée aux Arts dont il était membre du Jury.

C'était un gaillard de 1,90 mètre, qui était arrivé à AIX en 1872, trente-six ans plus tôt. Gadz'Arts d'Angers 1859, il avait donc connu Angers comme élève, puis comme professeur, et était passé par Châlons avant de venir à AIX. Il échoua ensuite dans une tentative de retour à Châlons, puis dans sa candidature pour le poste d'Ingénieur à AIX.

Il inventa par ailleurs une machine à tirer les numéros de loterie, qui fut réalisée dans les ateliers de l'école en 1881

²⁴ Dans la liste des communes françaises, je n'ai trouvé qu'un Montdieu de 20 habitants, dans les Ardennes

au profit des "œuvres du sou" des écoles laïques ; il en inventa une autre, plus tard, qui traduisait en "Braille" des textes dactylographiés. L'Académie lui donna quelques médailles et quelques titres d'Officier.

Mais les Gadz'Arts firent bien plus, en le consacrant comme leur Dieu, sous le nom du GORGU, celui qu'il avait coutume de prendre pour signer.

Les pékins disent qu'il fut inhumé au cimetière St Pierre d'AIX, à cinq cents mètres de l'école. Les gadz savent bien qu'il est dans son Olympie, quelque part entre deux cirrus égarés haut dans le ciel, entre le toit du Grand Amphi et le clocheton du Tap's.

*

Sans doute pour en éviter les dérives, et les harmoniser dans les différentes écoles, vers 1910, l'Assoce intervient sérieusement dans la pratique des traditions ; en particulier en proposant un Carnet de Trads type. Elle en rédigea même les premières pages, les préceptes de fraternité et d'honneur, les règles de vie, le "code noir".

Cependant, en ce début de siècle, deux faits exceptionnels frappent l'école : les décès de deux élèves, Gérard Martine le 27 septembre 1907 et Jules GRUCHET, le 12 novembre 2010. Les deux reposent désormais dans la même tombe, pas loin du GORGU, au cimetière St Pierre²⁵.

²⁵ Restaurée en 2000 par FABRE (AIX-147) et OLLIVIER (Cluny-159), elle est devenue le lieu de commémoration des élèves morts pendant leurs études

En 1910, l'école acquiert la parcelle de terrain qui avait abrité le collège St Eloi, dans l'angle du boulevard Carnot, et que les lois de séparation de l'église et de l'état avaient expédié, en 1904, dans la montée St Eutrope²⁶. En 1914, elle occupera à côté, la parcelle du Petit Séminaire, que la municipalité lui avait attribuée. L'école pouvait étirer dès lors une façade de cent mètres sur le boulevard Carnot et surtout lancer d'importants aménagements des ateliers d'usinage, des modèles et de la fonderie, désormais appelés respectivement Dérouille, Colle et Chine. Et se débarrasser aussi d'un préau provisoire construit entre temps, entre la cour des Pierrots et l'allée du Grand Amphi.

Et l'architecte de l'école, Monsieur HUOT en profita pour remplacer en 1912 le clocheton de la chapelle, désaffectée depuis plus de quinze ans, par le Tap's. Il en orna même d'une modeste réplique, le fronton des bâtiments, à l'angle du cours des Arts et Métiers et du boulevard Carnot.

Un trait de génie ! Qui pourrait aujourd'hui imaginer l'école sans le Tap's ?

Ce toilettage permettra à l'école de recevoir sans complexe, en octobre 1913, le Président Raymond POINCARRE qui, revenant d'Espagne à Paris, avait eu le bon goût de prendre le chemin de la Provence, pour ne pas dire celui des écoliers.

²⁶ Aujourd'hui avenue Jules Isaac

La GRANDE GUERRE

1914

Le 3 août 1914, l'Allemagne déclare la guerre à la France. A quelques semaines de la rentrée. La plupart des élèves, mobilisés, ne viendront pas et l'école devra se mettre en mode de combat, transformant ses ateliers en usine d'armement et ses autres locaux en hôpital, lequel restera là jusqu'en 1917.

Ce sera l'Hôpital complémentaire n°32 ; il recevra aussitôt les premiers blessés, qui seront soignés par des infirmières civiles et des sœurs de la Charité.

Le 15 novembre 1914, une soirée est organisée dans le Grand Amphi pour récolter des fonds.

Dans les ateliers, les élèves trop jeunes pour avoir été mobilisés accueillirent quelques vieux Aixois et les Aixoises de tous âges pour usiner obus et munitions.

Sans doute beaucoup d'obus, puisqu'ils inventèrent à cette occasion un tour à "double poupée" pour aller plus vite, probablement quelques-unes des millions de grenades – dites VB²⁷ – inventées par l'archi BESSIERES, d'AIX 1898, et qui eurent un impact important sur le sort de la guerre.

²⁷ Initiales de ses concepteurs, Viven et Bessières

Le RETOUR des POILUS

Laissons-les parler, puisqu'ils l'ont écrit eux-mêmes²⁸, sous le titre "Quand la 113 revint de guerre".

C'était la fin septembre 1919. La paix était signée. La démobilisation battait son plein.

KIN sonna le rappel des rescapés de la 113.

Il leur restait en effet deux années à accomplir. Les intéressés se présentèrent donc à l'école, une soixantaine environ, auxquels vinrent s'ajouter quelques élèves d'autres écoles. Nous étions en tout 67.

Nous eûmes vite fait de nous reconnaître malgré cinq années de séparation. On comptait parmi nous quelques éclopés, amputés et même l'un d'eux avait en permanence, le malheureux, une colonne vertébrale pliée en deux, à l'équerre. Il y avait aussi quelques camarades mariés dont ROQUES. La question que nous nous sommes immédiatement posée fut la suivante : comment allons-nous être hébergés ? Allons-nous coucher au dortoir, la caisse malle au pied du lit, comme un conscrit ? Prendrons-nous nos repas au réfectoire ?

Nous n'étions pas inquiets, prêts à tout, afin de reprendre la vie par n'importe quel bout. Mais cependant pas mal d'entre-nous avaient été officiers et habitués à une certaine considération.

La décision ne tarda pas à être connue.

Nous nous logerons nous même en ville, nous prendrons nos repas où nous voudrons, une allocation convenable nous sera allouée mensuellement.

Hip ! Hip ! Hip ! Hurrah !

²⁸ Écrit par DROMAIN, AIX 1913, (Revue "Liaison 113-120, n° 60 du 1/10/1990)

Par petits groupes nous cherchâmes des pensions de famille, mais nous aperçûmes vite que dans ce type de pension, la nourriture laissait à désirer. Je me souviens que, au cours d'un essai avec RIEY, nous avons surtout à manger du rutabaga ! Enfin chacun trouva son petit restaurant, pas cher, et honorable. Les chambres aussi se trouvèrent aisément. La mienne, ainsi que celle de quelques camarades, se trouvait, si mon souvenir est exact, rue Matheron.

La maison de style local était très sympathique, avec patio intérieur, et cheminée dans la chambre. L'hiver, j'y brûlais des écorces d'amandes achetées aux fabriques de calissons. Ça ne chauffait guère, mais c'était bon marché.

La logeuse avait une fille, une petite brunette, de 16 à 18 ans. En bonne maman, quand je travaillais, le soir après le dîner, elle m'envoyait sa fille, voir si je n'avais besoin de rien ! Inutile, car je travaillais beaucoup, comme tous mes camarades.

Je signale en passant une particularité. La ville d'AIX, à cette époque, n'avait pas d'égouts, ou plus exactement certaines maisons n'y étaient pas raccordées. Ma pauvre logeuse vidait chaque jour le seau des WC dans le caniveau, devant sa porte. Je suppose que les services de la voirie envoyaient, chaque jour, une grande chasse d'eau...

Ainsi qu'on l'aura compris, nous ne pensions pas à la gaudriole, ou plutôt, nous n'en prenions pas le temps.

Cependant nous étions tous adultes, avec certains besoins difficiles à satisfaire quand on n'avait aucune relation féminine. Le moyen que nous avons trouvé était de se réunir à quatre ou cinq camarades et, le dimanche après-midi, rendre visite à quelque péripatéticienne. Évidemment il fallait attendre son tour. Mais il en coûtait peu, environ cinq francs par personne., et nous étions ainsi calmés à peu de frais, pour un certain temps.

À l'école, le programme s'écoulait comme prévu, c'est-à-dire pour se terminer en juillet 1921. À cette date, j'aurais eu 24 ans et certains camarades, 25 ou 26 ans. Trop tard pour entreprendre des études complémentaires, d'électricité par exemple.

Nous fîmes circuler une pétition dans les autres écoles, et il fut accordé que nous abrègerions la durée des cours ; pour terminer en octobre 1920. Il ne faut pas nier que les coupes sombres dans les programmes ne furent pas sans nous causer quelques préjudices.

Malgré tout, nous suivîmes complètement les stages dans tous les ateliers : ajustage, machines-outils, menuiserie, forge, fonderie. Ce dont je me souviens plus particulièrement, c'est qu'à la "Dérouille", en août 1920, il y régnait une chaleur torride. Mais aussi quel plaisir le soir, après une chaude journée, de venir prendre son repas à la terrasse d'un petit restaurant, place du Palais, et de déguster un délicieux petit melon de Cavaillon.

La sortie de l'école, tant attendue, se fit en octobre 1920, après le rituel examen de fin d'études.

Je crois qu'il n'y eut pas de recalé. Et nous partîmes tous heureux, le diplôme en poche et... en route pour la vie...

Par ces quelques souvenirs rassemblés ici-même, il y a lieu de rendre hommage au gouvernement de l'époque, dont j'ignore absolument la couleur, qui résolut notre problème de scolarité, avec bienveillance et largeur d'esprit.

Je pense aussi à nos camarades, les élèves d'aujourd'hui, qui bénéficient de beaucoup de facilités et de libertés, que nous ne connaissions pas, mais dont nous avons eu une certaine idée.

ANNÉES folles et Drôle de GUERRE

La guerre était donc finie. Rien ne devait s'arrêter. A la tête de l'école, Émile RICARD persévérait.

Cependant, on le comprendra aisément, il n'était point question de faire porter, tous les jours, un uniforme à nos poilus rescapés. Il s'éclipsa respectueusement au profit d'une simple blouse grise pour les cours et d'un bleu de travail pour les ateliers. La "zagrise" était née ; il lui restait à s'inscrire dans l'histoire.

Dans le fracas des armes et des brancards, personne, sauf son père Lucien qui était encore là, ne prêta attention à l'entrée à l'école, en 1914 du conscrit André SAUZE. Pas plus qu'ils ne virent, en 1922, entrer GRENON et BRUN. Peut-être, en 1923, observa-t-il la fraternité de Marcel SAUZE avec celle d'André, celui de 1914.

Les réseaux d'eaux sanitaires et usées sont refaits entièrement en 1920 ; on ne construira le château d'eau, pourtant qu'en 1927. La rénovation des toilettes, entre 1921 et 1924, à en croire les divers plans de l'époque, en firent voir à l'architecte HUOT des perspectives de toutes les couleurs et des urinoirs de toutes formes.

En 1922, l'éclairage électrique gagne dans tous les bâtiments et l'école se dote du téléphone.

En 1924, le bâtiment de la fonderie double sa longueur, passant de 30 à 64 mètres, et se dote de cubilots de haute compétition.

En haut, depuis 1912, on louait aux Carmélites un terrain utilisé pour les exercices sportifs, essentiellement gymniques, car l'herbe y était bien insuffisante pour qu'on y puisse y faire de grandes galipettes. L'école excellait en gymnastique, au point de décrocher, en 1924, une médaille d'or nationale ! On acheta le terrain aux bonnes sœurs en 1926, sans que cela y fît pousser un brin d'herbe de plus. Les rugbyemen vous le confirmeront.

Jusque vers 1955, ce terrain fut utilisé par divers clubs de la ville d'AIX qui, jusque-là, avait peu d'installations sportives. La prestigieuse équipe de Reims y a disputé un match "officiel". Certains dimanches, il y avait jusqu'à mille spectateurs, ce qui, compte tenu qu'il n'y avait pas de sièges ni de gradins, tenait déjà de l'exploit.

Et avec tout cela, sur le plan des études, des résultats remarquables :

- Le jeune PERAS, sorti 1^{er} de sa promo en 1920, devenu major, et sorti major de sa promo de Supélec,

- LOUIS, sorti second de la même promo et major de Centrale en 1923

- TERRA, major de sa promo en 1921 et entré major à l'école des Mines de St Etienne

- LAFFONT, major en 1923 et entré major à l'École du Génie Maritime en 1924

Et BEAUMALLE, de la promo de 1924, entré premier des 640 élèves officiers de Fontainebleau...

C'est la tête haute qu'il pouvait donc recevoir, le 12 octobre 1924, le sous-secrétaire d'état à l'enseignement technique M. de MORO-GIAFFERI, ce qui ne l'empêcha pas d'observer que le rang de son visiteur avait bien pali comparé à celui de ses prédécesseurs.

Après vingt-cinq ans d'exercice, dans l'été, 1930, il pouvait fièrement passer la main à son successeur, Émile BONNAFOUS.

Émile BONNAFOUS

Émile BONNAFOUS prit donc la Direction de l'école le 1^{er} octobre 1930. Il poursuivit la modernisation de tous les ateliers, de la Forge, dont il fallut totalement refaire le bâtiment, de la Dérouille, qui fut enrichies de dizaine de machines-outils, dont les premiers Tours Ernault et les Fraiseuses Huré.

Un plan de l'époque, qui fait apparaître pour la première fois l'amphi d'électricité et son laboratoire adjacent, révèle la disparition de l'antique piscine, ce bassin carré de quinze mètres de côté qui était déjà là du temps des hospices.

Pour le confort des élèves, il renouvela toute la literie et la choisit solide, anticipant les multiples mégadraps auxquelles elle résista. Il fit construire la Cité LUC, qu'un autre sous-secrétaire d'État, dénommé POMARET, vint inaugurer le 25 octobre 1931. En 1937, il installera les douches dans les dortoirs des Conscrits et finira d'aménager les chambres individuelles des Pierrots, les kgib's.

En 1936, il accueillera la statue de THIERS, après qu'elle fut oubliée par Marseille un bon demi-siècle dans les caves du Palais de Longchamp, puis proposée à la ville d'AIX et enfin offerte par la ville d'AIX à l'école.

Ainsi vint 1939, et la guerre.

Notre camarade Louis PREMAILLO²⁹, Aix 1939, raconte son impact sur l'école³⁰ : "... En Juin 1939, j'ai passé à Grenoble l'écrit du concours d'entrée aux Arts & Métiers. En Juillet, je me rends à Aix-en-Provence pour les épreuves orales. Le tableau des admissions est publié au Journal Officiel du 15 Août 1939.

Le 12 Septembre 1939³¹, l'Association des Anciens Élèves des Écoles d'Arts & Métiers émet une circulaire signalant aux futurs élèves, dont je suis, un communiqué du Ministère de la Guerre : les reçus aux Arts & Métiers, où la préparation militaire est obligatoire, pourront être immédiatement envoyés aux Écoles d'officiers de réserve, à condition de contracter un engagement pour la durée de la guerre dans les 30 jours de la mobilisation. La même circulaire nous annonce que renseignements pris auprès des autorités, les Écoles d'Arts & Métiers doivent rouvrir normalement.

Entrée à AIX

Effectivement, la Promotion 39-42 entre fin Octobre. De la Promotion 37-40, un tiers seulement rentre en troisième année, deux tiers sont mobilisés. La Promotion 38-41 est également réduite, peut-être de moitié. L'école d'Aix accueille alors en troisième année le solde des promotions de Châlons-sur-Marne, d'Angers et d'Aix. De même pour la deuxième année. En première année sont regroupées les deux promotions d'Angers et d'Aix. Pour celle d'Aix, 68 membres sont présents, 3 manquent à l'appel : Georges, de Perpignan, n'intégrera jamais les Arts & Métiers, Seillé de Carcès (Var)

²⁹ Cf Carnet de Trad's, page relative au 4 Décembre et aux Gadz'Arts saqués...

³⁰ Texte confié par André MARCON Aix 164

³¹ La guerre a été déclarée le 1^{er} Septembre

démobilisé viendra, en Octobre 1940, avec la Promotion 40-43, Robyn, redoublant en préparation à Voiron. Engagé dans la cavalerie, Robyn sortira de Saumur pour rejoindre le front en Mai 40 et être parmi les très nombreux prisonniers de Juin 40. Emprisonné à Koenigsberg (Prusse orientale), dans un camp réservé aux Aspirants français ; il arrivera à s'évader. BARBAROUX³², le directeur de l'École d'Aix, refusa alors de l'admettre. Il fut cependant accepté par BONNAFOUS, Gadzart et directeur de l'Ecole de Paris où intégrera finalement la Promotion Paris 44-47.

La Préparation Militaire Supérieure

En cette période désignée drôle de guerre, la PMS est dispensée à un rythme accéléré. La Promotion entière est soumise à la formation Infanterie.

Le Chef de centre pour la PMS à Aix est un curieux personnage, le commandant Giraud, au visage plutôt rébarbatif. Il porte effectivement les 4 galons de commandant, et pourtant, il est proche de la retraite, peut-être même maintenu en service du fait de la guerre.

Nos instructeurs Infanterie sont des sous-officiers Corses. Parmi eux, le rondouillard adjudant-chef Achilli et, surtout, le sergent-chef Bonifacino dont le jeune frère est un de nos aînés, promotion Aix 35. Boni, constamment en train de friser sa moustache effilée, est, plus particulièrement l'instructeur de mon groupe. Un jour, je suis en file dans un groupe de combat (dix ou douze garçons ?) Boni aboie :

- Premier demi-groupe En avant !

Ceux qui sont devant moi démarrent au pas cadencé ; je reste coi et suis immédiatement apostrophé. Pourquoi suis-

³² Particulièrement hautain, BARBAROUX n'avait pas la sympathie des élèves.

je resté là, planté ? je réponds candidement que je pensais appartenir au deuxième demi-groupe . Erreur et punition. A la séance suivante, moi plutôt gringalet parmi mes condisciples, je reçois l'ordre de porter le fusil-mitrailleur du groupe. Toute la matinée à courir et ramper sur l'herbe du champ de manœuvre, ce jour-là couvert de gelée blanche.

Nous avons également pour instructeur un jeune lieutenant. Il est certes sympathique, mais il reflète bien les idées obsolètes dans l'armée. Il eut l'occasion de nous affirmer que, pour l'infanterie, le véritable engin tout-terrain est le cheval. Plus scientifiquement, nous avons entendu un capitaine de réserve enseigner que la boussole est constituée d'une aiguille aimantée à une extrémité !

La PMS avait débuté par une mémorable séance pour l'attribution du treillis individuel. A la caserne Forbin, dans une hilarante confusion, il s'agit de choisir une veste, un pantalon et un calot à porter lors des séances d'instruction. La session Infanterie se termine par une épreuve de tir au fusil Lebel, 3 balles pour chacun à placer dans la cible.

Nous sommes encore dans la période de la drôle de guerre, et cependant la guerre affecte les effectifs de l'Ecole. Nos Anciens terminent leur scolarité avec le deuxième trimestre, juste avant Pâques. Peu après, un nouveau contingent est appelé sous les drapeaux. Une dizaine de nos camarades de promotion, nés en 1919 ou au premier trimestre de 1920, doivent nous quitter.

Depuis la rentrée scolaire, nos séances d'ateliers, cinq heures par jour, sont consacrées à la formation, mais adaptées pour la production. L'Ecole doit produire des tours à usiner les obus de 75. Les bâtis sont coulés dans notre fonderie, les parties mécaniques sont usinées sur nos machines-outils et assemblées par nos soins. Un officier du Service de l'Armement nous rend visite de temps en temps. Nous travaillons d'après

les plans fournis par les militaires et un point m'a surpris dès le premier jour : les dessins de l'armée ne sont pas établis suivant les règles et conventions normalisées qui nous été inculquées...

Le 18 Juin 1940, le premier tour achevé est sous le crochet du pont-roulant, emballé, prêt à être expédié ; le deuxième tour est en cours d'emballage et le troisième en finition. Les malheurs de l'Armée française provoquent un souffle de patriotisme. Une réunion de promotion est convoquée pour faire des propositions. Je suggère que nous demandions à travailler en continu, trois fois huit heures par jour, pour accélérer la production des tours. Mais il est déjà trop tard !

Ce 18 Juin 1940, la Direction nous ordonne de rentrer dans nos familles au plus vite. C'est la débandade

Rentrée à AIX

La rentrée à Aix se fait presque normalement en Octobre. La France est coupée en deux par une Ligne de démarcation. La Zone occupée comprend la moitié Nord et le littoral atlantique. La Zone dite Libre relève de l'État français du Maréchal Pétain.

L'effectif de la Promotion Aix 39³³ est sensiblement modifié. Outre le doyen Hugues, né en Novembre 1939, quatre autres camarades, nés avant le 1^{er} Avril 1920, ont été appelés sous les drapeaux à Pâques 40. En Octobre 40, nous sommes rejoints par 21 camarades Angevins de la Zone Libre, 1 de Châlons, 3 de Lille et 2 de Paris, ainsi que par quelques démobilisés des Promotions 38. Le solde de la Promotion

³³ *Depuis cette époque, les promotions Aix et Angers 39 sont restées très liées, à tel point que leur retrouvailles annuelles ont été communes jusqu'en 2009, anniversaire de leurs 70 ans de sortie.*

Angers 39 se retrouve en externat à Angers, l'Ecole étant partiellement réquisitionnée par l'armée allemande.

À Voiron déjà, je m'intéressais à la radio. En 39-40, je possède un poste à galène. Au dortoir, calé entre le réseau électrique jouant le rôle d'antenne et la conduite d'eau assurant le retour à la terre, la galène capricieuse arrive à faire entendre la station de Marseille-Réaltor proche d'Aix. En 40-42, la Promotion est logée en petites chambres individuelles. Je tends une longue antenne extérieure et construis un poste dit à super réaction. Une lampe et des pièces trouvées chez un brocanteur, en particulier un condensateur variable à lames muni d'un engrenage de démultiplication du mouvement, modèle inhabituel. Le poste émet un sifflement strident avant d'être accordé mais se révèle d'une très grande sensibilité. Il me permet de suivre les informations de la BBC, tant bien que mal à cause du brouillage.

Le plus souvent possible, je capte le programme « Les Français parlent aux Français », présenté par Louis Marin qui, après la Libération, redeviendra Maurice Schumann, ministre de la IV^{ème} puis de la V^{ème} République. Je me souviens particulièrement de séquences qui écharpent allègrement Mussolini et les armées italiennes, entre autres une chanson sur l'air enfantin de Compère Guillery :

*Il était un p'tit homme, signor Mussolini, Carabi
Il partit pour la guerre, pour la guerre aux Anglais,
Carabi,
Toto carabo, titi carabi , signor Mussolini,
Te verras-tu, te verras-tu, te verras-tu mouri ?*

Ou encore des calembours, par exemple, lors du reflux des Italiens en Cyrénaïque :

A Barda ça barde et les Italiens en perdent leur barda.

Dans l'État français du Maréchal Pétain

Pour les vacances de Noël 1940, par mesure d'économie, je décide de ne pas retourner à la maison, mais rester à l'École

A Aix, il est de règle de ne pas parler politique entre nous, mais un bon nombre des camarades de promotion sont manifestement pétainistes. Le 10 Mai 1941, l'École reçoit, en grande pompe, la visite de Lamirand, Ministre de la Jeunesse et des Sports de Pétain. A cette occasion, je dirige l'équipe de quatre élèves de deuxième année chargés de servir, aux officiels et enseignants, le Vin d'Honneur. Du vin cuit de Palette³⁴ dont nous avons placé quatre bouteilles sous le comptoir. Excellent souvenir...

Peu après cette réception, la Direction Régionale de la Jeunesse, à fin de propagande, invite un petit nombre de volontaires pour une session de formation des cadres de jeunesse. Avec mes plus proches camarades, afin de couper l'herbe sous les pieds des pétainistes, nous détournons cette invitation à notre seul profit, grâce à je ne sais plus quel subterfuge.

Ainsi nous retrouvons-nous, du 15 au 25 Juillet 1941, à l'École régionale des Cadres de Provence d'Aiguebelle, près du Lavandou, commune de Bormes-les Mimosas. Avec Chatellard, Ibar, Mouton, Signoret et Viau, nous sommes six parmi une cinquantaine de garçons de diverses origines.

En cet été 1941, la disette sévit en France, mais particulièrement dans le midi. L'intendant de cette école doit mal se débrouiller car les repas sont cruellement spartiates. D'autant plus que nous avons dégrasage chaque matin et encore séance d'hébertisme chaque jour. Nos estomacs crient famine. Lors du temps libre d'après déjeuner, avec Chatellard

³⁴ C'est le vin qui accompagne en Provence les 13 desserts

et l'bar, nous nous reposons contre une petite construction de jardin abritant des gerbes de blé. Je nous revois égrener des épis et longuement mastiquer les durs grains de blé...

Stage en Avignon

Après le stage Pétain, je dois accomplir le stage obligatoire en entreprise. En Juillet-Août, je passe sept semaines en Avignon, pensionnaire de l'hôtel restaurant de la place Puits aux bœufs, tout près du Palais des Papes

Je souffre toujours de la faim. Un soir, après le dîner de pension, mon estomac crie si fort que je vais prendre un deuxième repas dans un restaurant de la place de l'Horloge !

Fin de scolarité à Aix

La rentrée scolaire se déroule normalement à Aix, en Octobre 1941,

marquée par le retour d'un bon nombre de démobilisés de la Promotion 37 de nos Anciens qui accompliront la troisième année avec nous. La majorité des élèves est hostile au directeur, Louis BARBAROUX, ex prof d'Anglais, antipathique, hypocrite et considéré servile devant les autorités de Vichy.

Nos Traditions célèbrent chaque 4 Décembre l'anniversaire d'une révolte des élèves en 1898. A cette occasion, la Bande Noire, organe secret des élèves, se manifeste par un exploit frappant. Ce 4 Décembre 1941, l'Ecole se réveille avec un drapeau fixé à la pointe du clocheton, réputée inaccessible. En ce temps de guerre, pas de drapeau noir traditionnel, mais les trois couleurs de la France.

En Janvier 1942, drame pour la Promotion à l'annonce de la disparition de notre camarade André Thomas, première victime indirecte de la guerre. Afin de vider l'internat pendant les vacances de Noël, le directeur a fait pression sur les élèves

qui seraient restés à l'école. Thomas a donc rejoint sa mère à Alger et, pour rentrer début Janvier, embarqué sur le paquebot GG Lamoricière. Le navire, pris dans la tempête, sombre le 9 Janvier 1942, au large des Baléares. Parmi les nombreuses victimes, André Thomas et deux de nos cadets de la Promotion 40. Sur les causes du naufrage, plus tard sera évoqué le manque de puissance des machines, équipées de nouvelles chaudières adaptées au mauvais charbon de Kénadsa.

L'année scolaire se poursuit, bien remplie par l'étude et des activités au sein de la Promotion. Ces dernières me vaudront d'être exclus de l'Ecole, le 4 Juin 1942 , à 5 semaines de la fin de scolarité, le 9 Juillet. Ce douloureux évènement pourra faire l'objet d'un autre récit." ³⁵

La faim, Fernand LEGALLAND, de la même promo, ne manque pas de l'évoquer aussi :

"... pour agrémenter l'ordinaire, on pratiquait la pêche aux chats dans les rues d'AIX et aux poules dans la campagne proche... On faisait durer les conserves que recevaient les élèves venant du sud-ouest, parfois tellement longtemps qu'on attrapait des coliques monstres "

En 1941, un détachement de soldats allemands, motorisés, vint s'installer dans une partie des kgib's des Pierrots.

Cela n'arrêta en rien le déroulement des traditions, qui surprirent souvent les soldats allemands. Surtout lorsqu'ils découvrirent le drapeau de la BN flottant au sommet de la Grande Cheminée. C'était peut-être l'œuvre nocturne d'AUBOIS, de la promo 1943, qui était réputé bon grimpeur et

³⁵ Louis PRÉMAILLON a été sacqué, mais grâce à l'appuis de nombreux gadzarts, cela n'a pas entravé sa carrière professionnelle. Finalement, il a eu officiellement son diplôme des années plus tard

qui peignit au même endroit la mention EX=100, puis qui hissera le drapeau français en haut du Tap's le 8 mai 1945.

Pour l'heure, les allemands s'étonnaient et il fallut toute la puissance de négociation du Directeur lui-même, Louis BARBAROUX, pour négocier un armistice spécifique et local.

On apprit, sous le manteau, les exploits de certains anciens, celui de JORDA, d'AIX 1937, qui s'était évadé d'un camp de prisonniers de guerre situé en Prusse en se cachant entre les essieux et le plancher d'un train. Achod MALAKIAN³⁶ en tirera le film "La Vache et le Prisonnier".

Une Révolte !

Alors que le débarquement en Normandie avait allégé le dispositif allemand dans le sud, que des espérances de fin de guerre naissaient, une vraie Révolte éclata en février 1945. Une vraie, comme en 98 !

Évidemment pour un motif futile, un fourchetage méchant pour le plaignant et ses parents, sans "sérvices physiques" pour les auteurs. Un Directeur psychorigide et quelques exclusions à la clé suffirent pour que les Anciens montent, non pas au cocotier, mais sur le toit de la Cité LUC.

Monômes de soutien d'un côté, à la fois des Pierrots, mais aussi des Conscrits, renforts de parlementaires, venant de l'Assoce, en urgence par train de nuit, mais aussi de Marseille, en la personne du grand Archi MALAKIAN, déjà célèbre dans l'école. Porte-voix, messages écrits sur tableau noir, volée de cailloux, démissions collectives...

Bref, réintégration des exclus et retour au calme, après que, pour la bonne forme, les Anciens eurent fait la "coquille" en chantant l'hymne de la Fraternité et que le

³⁶ Henri VERNEUIL

Conscrit rebelle, à la fois pardonné et repentant, eut accepté de subir une bonne quarantaine réparatrice.

Puis ce fut, au cœur des vacances de 1945, la libération. Les soldats américains, eux, n'occupèrent pas l'école, mais l'originalité de ses traditions ne leur échappa pas moins qu'aux précédents. Certains se prirent même au jeu et fournirent une véritable jeep pour la fête de la 508 qui suivit.

Le temps de préparer le centenaire de l'école qui, en ce siècle malmené, accepta quelque trois ans de retard, et de digérer le passage de la durée des études de trois à quatre ans. Une règle qui s'appliquera pour la première fois à la promotion 1947.

Henri DELAUZE était de la 1946 ; il avait gagné un an pour créer sa Société, la COMEX.

De KIN au CINEMA

J'ai trouvé ce qui suit dans le livre "MAYRIG", écrit par Henri VERNEUIL en 1985³⁷. Peut-on imaginer les images qu'il nous en aurait données s'il en avait fait un film ?

Lorsqu'il avait quinze ans, Achod MALAKIAN rêvait de devenir "Ingénieur mécanicien de la marine militaire", et pour cela, il devait faire les Arts et Métiers.

Il les prépara à AIX, pensionnaire dans un établissement "*...qui était un ancien cloître, ou couvent... à quelques rues de l'école des Arts et Métiers*" ; C'était sans doute, le Lycée Carnot, qui allait s'appeler Vauvenargues, et était installé dans les anciens locaux, mitoyens de l'école, du Petit Séminaire.

Il passa le concours d'entrée en juillet 1940. Voilà comment il raconte la suite :

La liste des reçus devait être affichée à AIX, devant l'école, entre 16 h 30 et 17h.

Nous étions bien trois à quatre cents devant les bâtiments, à attendre l'affichage des soixante noms qui seraient les élus de la promotion 1940.... Mes yeux gloutons dévorèrent les soixante noms à la fois... MALAKIAN Achod était bien là. Il m'a même semblé, avec son K qui se dressait au milieu, que l'on ne voyait que lui...

³⁷ C'est le prénom de sa mère

Sur le chemin du tram qui doit le ramener à Marseille, il rencontre un "archi", qu'il connaissait déjà, qui l'avait initié aux traditions et qui lui avait promis d'être son parrain s'il entrait à l'école. Il lui dit sa réussite, et l'autre d'enchaîner aussitôt :

"- Présente-toi, conscrit !

- Mon très vénérable Archi, je te présente LA MERDE MALAKIAN, M, infiniment petit, A, infiniment, infiniment petit, L, infiniment, infiniment, infiniment petit etc...

Certes, il y eut de tous temps des brimades pour les bleus ou les bizuts, mais elles se déroulaient en général dans une atmosphère folklorique détendue et bon enfant. Chez les Gadz'Arts, les épreuves vexatoires reposaient sur une doctrine enracinée depuis plus d'un siècle et demi. Les traditions avaient leur catéchisme, leur argot spécifique, leur mythe, leurs fêtes et leurs rituels, en marge et en conflit permanent avec le règlement officiel de l'école.

Mais le "conscrit" savait bien en abordant sa première année qu'il y avait derrière cette austère et implacable façade des traditions une immense solidarité et qu'il pouvait en tout temps compter sur son "ancien". C'est dans cette étrange atmosphère, presque mystique, que les nouveaux acceptaient ces épreuves initiatiques même quand elles tournaient parfois au supplice."

La suite se passa à "La Royale", la brasserie du Cours, avec d'autres anciens qui s'y trouvaient déjà : chants, knibs... et se termina au terminus du tramway où le jeune MALAKIAN, "fourcheté" par anticipation, dut astiquer quelques mètres de rails à la toile émeri, entre le départ pour Marseille de 18 h, qu'il avait raté, et le suivant, à 19 h.

La MENAGERIE du GORGU

KIN présenta un char à chaque carnaval organisé à AIX entre 1926 et 1971 ; comme ces festivités furent supprimés pendant la guerre, de 1940 à 1945, on en bâtit, jusque-là, trente-neuf ; auxquels s'en ajoutèrent deux, vers la fin des années 80. Il représenta, toujours, un fantasmagorique animal. Deux archis un peu fous, aidés de bien d'autres, eurent l'audace d'en faire dans, les années 2000, un diaporama.

Construire la Bête, c'était l'affaire des Pierrots ; ça les occupait pendant que les anciens fourchetaient les conscrits, et même quelques semaines après. Le responsable de l'opération était donc choisi Conscrit, afin qu'il puisse préparer le thème et de faire les choix.

N'ayant pas eu l'occasion de participer à ces préparatifs, je suis inapte pour décrire ce processus.

En début d'année, chacun des Pierrots participait au chantier. Affecté à un groupe opérationnel de quelques gars, il recevait le planning de ses obligations, à l'heure près, semaine par semaine. Le chantier se trouvait dans la cour des ateliers, entre Colle et Chine.

Et par miracle, l'animal était prêt le matin du jour du défilé.

À l'origine, les chars étaient construits sur les remorques agricoles et trainés par des tracteurs tout aussi agricoles.

Vers 1930, les gadzarts acquirent un châssis de camion sur lequel était montée la Bête. Leur char devint ainsi automobile. Ce châssis eut une longue vie puisqu'il était encore en service dans les années 50. Il s'agissait d'un châssis nu, de camion léger, typique des années 1920-1930. C'était

peut-être un Saurer, un Somua, ou un Latil... Il avait un moteur à 4 cylindres des plus classiques, à soupapes latérales et allumage par magnéto, d'une vingtaine de chevaux. Le réservoir d'essence était en charge et alimentait le carburateur par gravitation. La boîte à 3 vitesses était séparée et entraînée par un embrayage à cloche et à garniture conique en cuir déjà obsolète en 1930. Les suspensions étaient, bien sûr, à essieux rigides et ressorts à lames semi-elliptiques. Il était, chaque année, entièrement mis à nu. On ne conservait que le moteur, la transmission, et le siège pour le conducteur.

François ANDRIUSSI et Jean CHARLADE le conduisirent dans en 1951 et 1953 ; voilà ce qu'ils en disaient, l'un confirmant l'autre :

"- J'ai effectivement piloté cet engin pour nos sorties, avec beaucoup de plaisir et même un peu de fierté, et aussi pas mal de difficultés. L'embrayage chauffait tellement dans nos nombreuses manœuvres, qu'il se mettait à patiner très souvent. Le moteur démarrait à la manivelle, qui était très facile à tourner car il n'y avait presque plus de compression, et consommait autant d'huile que d'essence à tel point qu'il fallait en rajouter plusieurs fois, moteur en marche, pendant une sortie. L'atmosphère à l'intérieur, chargée de vapeurs d'huile brûlée, était bleue et tellement épaisse qu'il fallait aller respirer par les trous percés dans les parois pour le guidage, pour ne pas tomber dans les pommes ! "

En effet, le conducteur avait un champ visuel très réduit et les copains qui accompagnaient la Bête le guidaient à la voix³⁸, ce qui occasionnait souvent de nombreuses manœuvres imprévues et des sorties de trajectoire. Quand le moteur chauffait, il fallait puiser de l'eau aux nombreuses fontaines du Cours Mirabeau.

³⁸ En 1966, on utilisa même une liaison filaire micro-écouteur

Et il arrivait que malgré la sollicitude de chacun, la Bête ne puisse plus avancer. Tous se groupaient alors pour la pousser. Comme par exemple en 1968 où, un roulement de roue arrière ayant grippé du côté des "Deux Garçons", il fallut pousser jusqu' à l'école.

On construisait toujours une armature formée de poutrelles et de cornières, qui s'accrochait sur le châssis. Cette armature différant selon le dessin de la Bête, chaque année des points d'accrochage s'ajoutaient aux précédents, de sorte que celui-ci finissait par être mité comme un vieux frac de clerc de notaire.

En général, la structure ne faisait l'objet d'aucun calcul de résistance des matériaux mais il arrivait que l'on demande parfois conseil à quelque professeur de bonne connivence. Le plus actif d'entre eux, dans les années soixante, fut le Poup's. Il y gagna que son épouse, en 1964, fut sacrée marraine de Patamidon.

Comme les paquebots ou autres objets symboliques, les Bêtes étaient baptisées avant de quitter KIN. En général, le rôle du parrain était membre de la Strass, un gnass, ou un professeur. Pour la marraine, on trouvait toujours quelqu'un de disponible dans la gent féminine environnante. C'était à elle qu'était dévolu le soin de jeter la bouteille de champagne afin de la casser. Mais la carcasse de la Bête étant de grillage et papier journal, elle était souple. Pour être sûr que la bouteille se casse, on cachait généralement une gueuse de fonte derrière l'endroit où la bouteille devait frapper.

C'ÉTAIT surtout la NUIT

En ce temps là

En ce temps-là, on venait à AIX par le train, en passant par Marseille, et l'arrivée à la gare d'Hervé n'avait rien d'incongru. Il y venait pour faire son entrée à l'École des Arts et Métiers, et n'était pas le seul. Pendant le trajet de Marseille à AIX, il avait repéré quelques garçons de son âge, dotés comme lui d'une grosse valise et il avait même pensé reconnaître, parmi eux, des visages qu'il avait sans doute croisés dans la cour de l'école, quelques semaines plus tôt, au moment des épreuves orales du concours d'entrée.

Une nuit, on fit connaissance avec la mystérieuse et mythique Bande Noire, que l'on ne désignait jamais que par ses initiales. Enfin, c'est une façon de parler. Car sa visite fut évidemment furtive : quatre cagoules noires aux pas feutrés se glissant dans l'allée centrale des deux dortoirs, avec juste ce qui convient de bruissements pour n'éveiller que d'un seul œil une majorité silencieuse des dormeurs.

L'année suivante

Hervé, comme tous les "Pierrots"³⁹, disposait désormais d'une petite chambre individuelle, qu'on appelait "Kagib's". Une nuit, deux personnages en cagoule avaient fait irruption dans son Kagib's, et l'avaient entraîné sans mot dire dans une sombre encoignure du grand amphithéâtre, avant de se dévoiler :

-Voilà, bienvenue chez nous. On t'a choisi pour diriger la BN l'année prochaine...

³⁹ C'est ainsi qu'on appelait les élèves de 2^{ème} année

Sans trop réfléchir, il avait accepté ; mais aurait-il pu faire autrement ? Rien ne le prédestinait pourtant à ce rôle. Mais on l'avait choisi, c'était dans la règle du jeu et tout maintenant était dit.

On lui expliqua qu'il fallait bien un an de recouvrement avec les anciens de la BN pour s'initier à ses ésotériques et nocturnes fonctions :

- Cette année, tu nous suivras ; l'année prochaine, tu formeras ton équipe.

Il en prévint discrètement son camarade Claude qui, lui, avait été très officiellement désigné pour devenir, l'année suivante, le Maître des traditions et le Représentant des élèves, en abrégé MT. Il avait été prévenu par le MT en exercice.

Il les suivit donc, le plus souvent en repérage, dans les moindres placards de tous les bâtiments de l'École, et de tous les ateliers. Bien sûr la salle des profs, où pouvaient traîner quelques projets de ces redoutables "colles" écrites des samedis matin ; sans oublier, évidemment la charpente exigüe du clocheton, où l'on faisait flotter chaque 1^{er} Décembre le drapeau noir à tête de mort, l'emblème de la BN.

Mais aussi parfois en ville, du côté où, malgré de longues séries d'échecs, l'on espérait toujours pouvoir fouiller les poubelles de certains profs.

Ce jour là

Un an s'était écoulé.

Depuis un bon mois, le monôme de mi-journée s'était installé dans sa routine, émaillée de pompes et de Kanib's⁴⁰, les deux sanctions ordinaires qui accompagnaient les "traditions". Au rythme des chants de l'École, souvent

⁴⁰ Espèce de danse exécutée accroupi, à la cosaque

désordonné, il montait au Champ d'Off⁴¹. À sa troisième Kanib's, peut-être à la quatrième, Lucien avait craqué. Il avait éjecté un juron terrible, mettant en cause la virilité même d'une poignée d'anciens, et quitté la file pour regagner son dortoir. Les exhortations de ses copains médusés, du genre "Lucien, ne fais pas le con", n'y avaient rien fait. Il était parti.

Claude, le Délégué des élèves, en avait été aussitôt prévenu. Un tel incident dans le déroulement des rites initiatiques ne pouvait que le contrarier. Sur le chemin de leurs Kagib's, à la Cité LUC⁴² toute proche, il avait consulté Hervé, qui était devenu le Chef de la BN depuis le début de l'année.

En chemin, Claude lui avait glissé que ce n'était pas trop grave, mais qu'il fallait marquer le coup. Une bonne occasion pour que la BN marque son territoire. Non, pas de baffe, une simple éraflure de tondeuse au niveau d'une patte, de façon qu'il puisse assez facilement équilibrer sa coupe de cheveux dès le lendemain.

Ce qui fut fait, sur les trois heures du matin, dans l'allée centrale du dortoir ; mais pas la nuit qui suivait, la suivante, pour que retombe l'émotion. Une opération sans aucune fausse note ; enfin, presque, car l'officiant oublia la tondeuse sur le carreau ! Il s'en aperçut dès son retour au Kagib's, en tâtant les poches de sa cagoule.

- Quel con je suis ! Je pars la chercher.

- Non, jamais deux fois la même nuit. C'est une règle absolue.

Après le départ de son maladroit collègue, resté seul, Hervé commença à s'inquiéter. Qui récupérerait la tondeuse et qu'en ferait-il ? Y avait-il un risque pour la BN ? Pour lui ?

⁴¹ Le terrain de Sports

⁴² Cité où logeaient les anciens

C'était une véritable tondeuse de barbier professionnel, de la marque "Etoile" ; il faudrait penser à la remplacer.

Une première opération

Une première opération d'envergure se précisa en fin de premier trimestre, en salle de Dessin des Conscrits. Pour les élèves, l'exercice consistait à concevoir un projet, puis à le dessiner. À la fin de chaque séance, les planches étaient relevées et rangées, sous clés, dans un local ad hoc, une espèce de réserve située en bout de salle.

Le laxisme du prof avait entraîné l'indolence des élèves, et l'affaire avait traîné en longueur. Aussi, lorsque sur un coup de colère dicté par son impatience, le prof avait sifflé la fin de la partie en décidant de passer sans plus tarder à la notation des projets, un vent de panique souffla sur les planches.

Claude se rapprocha d'Hervé :

- On peut faire quelque chose, vite, dans la semaine ?

- Sans doute ; mais pour une quinzaine de gus maxi.

Plus, ce n'est pas possible, on ne saura pas les encadrer.

- OK, tu fais au mieux.

- J'irai dès ce soir jeter un coup d'œil ; l'opération se fera la nuit prochaine.

Bien sûr, la BN possédait les clés du local, et le choix des projets les plus à la traîne fut assez facile, au prix d'un léger accroissement de la quotité envisagée au départ avec un peu trop d'optimisme.

La nuit suivante mobilisa donc la totalité des effectifs de la bande. Pendant que les uns disposaient les planches sur les tables, les autres allèrent réveiller aussi discrètement que possible les gugus concernés, pour les conduire en salle de travail, avant de s'éclipser. Au mur, une feuille de canson affichait un lapidaire "vous avez 3 heures".

À cinq heures, le manège de fin de nuit s'étant déroulé au strict inverse de celui du début, tout était fini, sans trace apparente.

Une seconde opération

Deux mois plus tard, une seconde opération put être montée à la suite d'une superbe opportunité : la maraude habituelle de la BN avait déniché, dans la salle des profs, l'intégralité des questions de la prochaine "colle" de Mécanique. Un coup pareil, on en parlait beaucoup, on en rêvait, mais c'était exceptionnel ! La procédure à appliquer, dite d'assistance proportionnée et transmise de génération en génération, était pourtant connue :

- sélectionner les moins bien classés dans la matière,
- les amener de nuit en amphi, sans aucun moyen de prendre des notes,
- conduire le major au tableau et lui demander de traiter les questions une à une,
- renvoyer les gugus dans leurs lits dans l'ordre de leur classement, au fur et à mesure des questions traitées, de façon que les culots restent jusqu'au bout des explications.

Plus facile à exposer qu'à mettre en œuvre !

Pour le classement des gars, on pouvait disposer assez facilement en salle des profs de quelques relevés de notes, qui n'étaient pas autant classifiés "secret" que les sujets de colles. Il y avait aussi les infos glanées par la voie de diverses connivences ; c'était certes moins solide, mais à l'époque, on savait se satisfaire de l'essentiel.

Les conduites de nuit, c'était du classique...

En plein midi

Claude était perplexe. Le document qu'il avait en main, que lui avait remis le Directeur de l'École et qu'il devait rendre dans la journée, n'était autre qu'une lettre anonyme adressée à la Direction, dénonçant une possible tricherie d'un

conscrit lors d'une récente colle, comme le précisait le texte lui-même : "... il vous suffira d'examiner la copie pour y déceler l'évidence d'un recours à des documents interdits..."

Bref, le "camarade" ainsi dénoncé aurait utilisé des antisèches.

Il fallait faire vite. Il avait demandé à Hervé de monter une opération en urgence, et en quelque sorte hardie : tous les conscrits avaient été conviés à déposer, avant le repas de midi, leurs cahiers de chimie au grand amphi, et à venir les récupérer à 13 heures 30, soit une demi-heure avant l'entrée aux Ateliers. Entre temps, on aurait le temps pour comparer les écritures.

Il y eut quelques interrogations, rares, éludées facilement :

- C'est à la demande de la Direction, tu sauras ça tout à l'heure...

Le temps du repas suffit pour identifier l'auteur du billet. Par égard pour ses mannes, on l'appellera untel.

Au rendez-vous donné au grand amphi, il ne manquait aucun conscrit. Sur la scène, il n'y avait que Claude, seul :

- Vous pouvez venir récupérer vos cahiers là, sur la table ; untel, on t'attend tout de suite à la Cité LUC, Kagib's 28.

Le Kagib's 28 était un local inoccupé du deuxième étage, contigu aux douches. Il y trouva deux gugus en cagoule qui, en silence, le firent agenouiller et lui montrèrent l'objet de son forfait. Quelques secondes plus tard, il était libéré, après avoir reçu l'humiliation de deux soufflets, moins appuyés que symboliques ; au demeurant sans aucune mesure avec la carrure des silhouettes noires.

La punition ne devait en aucun cas être physique. D'autant moins que l'intimité de son exécution lui ôtait toute valeur d'exemplarité. La vraie punition, autrement plus efficace, serait désormais dans le regard des camarades qui,

s'ils avaient ignoré dans l'instant la cause de son rendez-vous à la Cité LUC, ne manqueraient pas de combler rapidement cette lacune.

Et la lettre anonyme, par le même mystérieux chemin qui l'avait révélée, mais inverse, alla retrouver les lieux qu'elle avait très provisoirement abandonnés. Pour classement définitif, ou même, plus probablement, pour destruction.

Et puis courut le temps

Et puis courut le temps, sans aucune nouvelle de la tondeuse à cheveux. Le début de l'été était là et Hervé était sur le point de léguer la malle aux cagoules à son successeur lorsque Lucien entra dans son Kagib's.

Lucien, il le connaissait certes, mais il ne l'avait guère rencontré dans ses cercles d'intérêt privilégiés. Un bon camarade, sans histoire.

Lucien s'adressa à lui en riant :

- Hervé, je voulais te remettre ça. Depuis belle lurette, je n'en ai plus l'usage.

C'était la tondeuse !

- Oui, ne sachant qu'en faire ni à qui la rendre, je l'avais conservée. Il faut que je te dise comment je t'ai reconnu : la nuit de la "colle" de Mécanique, tu portais les mêmes pompes que le lendemain, pour le match inter-promo de volley. Et puis, merci pour les tuyaux dont vous m'avez fait profiter cette nuit-là.

- OK, merci aussi à toi, et bon vent.

Nota

Cette histoire n'est pas une vraie fiction.

Les faits sont réels, mais reconfigurés

Les personnages sont évidemment masqués,

Comme son auteur et sa promo, en stricte conformité avec les tradition

AUTOUR de 1950

AVERTISSEMENT

Ces quelques pages sont extraites d'un vieux manuscrit anonyme, oublié et écorné par le temps. Je les ai exhumées avec plaisir car elles sonnaient à mes oreilles, en dépit d'un brouillage naïf, un air terriblement familier que l'âge permet, peut-être, d'entendre dans des sonorités privilégiées ; même s'il y faut mettre quelque indulgence.

Mais ne rechercher pas dans les annuaires les noms des élèves cités ; je les ai maquillés.

ENTRER AUX ARTS ET MÉTIERS

Le concours d'entrée aux Arts et Métiers était une épreuve consistante et sérieuse : deux jours d'écrit, localement, et pour ceux qui franchissaient cette première étape, trois jours d'oral sur place, à AIX en PROVENCE pour les Toulousains.

Comme c'était quasiment la règle, Robert DUBOURG dut s'y prendre à deux fois pour réussir. Une première fois l'année de son second Bac. Son collège affichait cette année-là une assez bonne réussite, puisque quatre élèves étaient admissibles : outre Robert, le novice, il y avait deux redoublants, André LAPORTE et René CAZAL, et celui qui en était à sa troisième tentative, Hubert MALVOISIN.

Le déplacement jusqu'à AIX en PROVENCE était alors encore presque une aventure : on le faisait en train de nuit. Au petit matin, MARSEILLE apparut, plus colorée et plus sonore encore que ce que Robert n'avait pu qu'imaginer, faute de

télévision et même de cinéma en couleur ! La correspondance pour AIX laissait quelque temps pour lui faire une très rapide visite de plaisir : les cent marches de la gare St-Charles, la Canebière et le Vieux Port ; aller et retour sans escale. La Bonne Mère, il l'avait vue de loin ; le temps était trop court pour un pèlerinage.

La tête n'était qu'aux épreuves toutes proches. Hubert MALVOISIN avait bâti toute une stratégie, pour l'épreuve d'Anglais : elle incluait une longue présentation personnelle qu'il avait apprise par cœur. Il la répétait inlassablement depuis la veille :

- My name is Hubert MALVOISIN; I am born the...

À AIX, l'école surprenait par sa majesté : le cours des Arts et Métiers aux somptueux platanes, l'immense jardin public qui lui faisait face, avec son kiosque à musique, les tons ocre et vert des façades, l'harmonie des proportions des cours internes et des bâtiments, la solennité des amphithéâtres, d'autant plus intimidants qu'ils recelaient déjà les instruments des épreuves, l'immensité des ateliers...

Au fur et à mesure de leur arrivée, les candidats étaient orientés vers les deux dortoirs où ils étaient hébergés, impressionnants par leur capacité, d'au moins cinquante lits chacun.

À l'exception de celle d'Atelier, qui était programmée sur deux demi-journées, les épreuves n'avaient à obéir à aucun ordre préétabli, et chacun avait - si l'on peut dire - le loisir d'assister un moment aux séances d'interrogation des autres, ce qui permettait d'apprécier le style et l'humeur de chaque professeur et, en conséquence, de choisir le moment apparemment opportun pour "plancher", et de régler son comportement.

Les professeurs mobilisaient trois candidats simultanément, devant trois tableaux de souffrance : pendant qu'ils en interrogeaient un, les deux autres préparaient chacun leur prestation. Lorsque la note tombait, dans le silence angoissé des spectateurs, un nouveau candidat se présentait, tirait ses questions au hasard dans les papiers pliés qui jonchaient le bureau, prenait la place du sortant et inscrivait son nom en capitales en haut et à gauche du tableau. Le professeur passait alors au suivant.

Dehors, assis sur les marches extérieures de la salle d'Anglais, juste avant une entrée en scène dont le moment lui paraissait propice, Hubert MALVOISIN faisait un ultime réglage.

- My name is Hubert MALVOISIN. I am born the...

C'est sans appréhension, ni préparation de ce niveau de sophistication, que Robert entra en salle de Chimie. La réputation du professeur, Monsieur CASTAIN, était solidement établie et bien connue depuis longtemps dans toutes les classes de préparation du midi de la France. Colportée par des générations de recalés, elle était telle que le pire pouvait être assez naturellement envisagé.

Il ne s'attendait pas, cependant, à rester deux heures et demie devant le tableau ; par deux fois en effet, Monsieur CASTAIN refusa de le libérer à l'issue de l'interrogation, le relançant jusqu'à ce qu'il s'empêtre définitivement. La séance devint l'attraction de la fin de journée, la publicité s'en faisant bientôt dans tous les amphis par des chuchotements inquiets et crispés.

Elle se termina par une sentence claire, sans appel :

- Monsieur DUBOURG, quel âge avez-vous ?... Ah oui... vous avez le temps... vous reviendrez l'année prochaine.

Robert, enfin libéré mais quelque peu sonné, rencontra alors dans la cour son ami Hubert MALVOISIN, qui compatit.

- Et toi, l'anglais ?

- M'en parle pas... Il ne m'a pas laissé commencer et a démarré sur un autre sujet... Dur, dur...

Les épreuves orales ainsi terminées, Robert et ses camarades prirent, pour visiter MARSEILLE, un peu plus de temps qu'à l'arrivée. Ils poussèrent même jusqu'au Château d'If.

Comme tous les ans, les résultats tombèrent au journal officiel du 15 Août. Hubert MALVOISIN et André LAPORTE étaient admis ; René CAZAL et Robert étaient renvoyés à des espérances de jours moins funestes.

Le concours lui-même, dépourvu des charmes de l'inédit, manqua singulièrement de relief et, Monsieur CASTAIN étant absent des épreuves orales pour cause de mutation, Robert ne put même pas tenter une revanche. Les deux seules anecdotes vinrent des épreuves de Mathématiques.

Au moment où Robert allait entrer dans la salle, il en vit sortir précipitamment un candidat, poursuivi par l'examineur qui, furieux, lui criait :

- Et n'y revenez pas, Monsieur ! Et si vous me rencontrez, changez de trottoir !

Ainsi averti, Robert aurait dû se méfier. Son épreuve comportait une question de géométrie descriptive, à laquelle il eut tôt fait de trouver les trois solutions susceptibles de lui assurer une note plus qu'honorable. S'estimant prêt à affronter sa propre interrogation, alors que le premier des trois candidats en lice n'avait pas encore terminé, il se retourna pour assister à celle des autres.

- Monsieur DUBOURG, que faites-vous là ?

L'apostrophe de l'examineur, sur un ton qui n'était pas sans rappeler celui qu'il venait d'entendre dans le couloir, était sèche.

- Monsieur, j'attends. J'ai fini...

- Fini ? Comment fini ? dit-il en parcourant rapidement les notes inscrites sur le tableau.

- Sachez, Monsieur, qu'on n'a jamais fini.

Dans cette ambiance d'orage, Robert piqua son nez sur le tableau et, tout en peaufinant ses arguments, attendit impatiemment son tour.

Balayant d'un revers de bras les solutions qu'il avait identifiées, l'examineur demanda une quatrième solution :

- Faites-moi un changement de plan...

Robert s'exécuta sans aucune difficulté et, alors qu'il se reprochait de n'avoir pas trouvé cette solution tout seul, il en entrevit une cinquième, infiniment plus élégante :

- Ce serait plus simple de faire une rotation sur l'axe OM...

- Sortez !

La note dut être à la hauteur de l'échange.

rites initiatiques

Comme tous les ans, la rentrée à KIN avait été chaude; les "Vénérables Anciens" - c'est ainsi que devaient être désignés les élèves de troisième année - avaient accueilli les "Conscrits" selon les dures formes habituelles aux longues traditions de l'école. Le tout sous l'œil attentif et amusé des élèves de deuxième année, "les Pierrots".

La quasi-totalité du premier trimestre était consacré aux longs rites initiatiques, appelés "trad's". Non sans qu'auparavant eussent été définies les lignes du parrainage, chaque ancien s'étant choisi un filleul qui devait le servir, par exemple en préparant, à l'occasion, son café ; en contrepartie,

il devait quelque peu le paterner dans les épreuves qu'impliquaient les "trad's". Entre les deux, désigné par le lignage de l'année précédente, un "Pierrot" s'insérait, dont le rôle était, au moins en théorie, quasiment nul.

Les "trad's" commençaient tous les jours dès la fin du repas de midi, dont la durée était réduite au minimum par la presse des anciens, par un monôme sinusoïdal et chantant qui se terminait sur le terrain de sport, appelé ici "Champ d'Off".

- Knib's, conscrit, tu ne chantes pas...

Et de trois à dix fois dans la demi-heure que durait l'ascension quotidienne qui conduisait au "Champ d'Off", il fallait exécuter, accroupi, cette danse de cannibale d'ascendance russe. Après, c'était le "fourchetage", une séance d'interrogation en tête à tête par un ancien chaque jour différent, sur les textes sacrés écrits sous la dictée tous les soirs, à l'encre de chine, dans un carnet rituel noir à tranche rouge ; le tout, écrit et parlé dans un langage ésotérique dont la pratique, au moins pour quatre ans, allait prendre le pas sur le français et qui restera ensuite dans la vie professionnelle, pour bien des "Archis" - c'est à dire des anciens élèves - un code de complicité puéril et bien souvent touchant.

- C'est faux ; dix pompes...

Ça, c'était pour les manquements ordinaires.

Les autres manquements, s'ils restaient mineurs, étaient sanctionnés par un "zaccu", un acrostiche à composer et à rédiger, toujours à l'encre de chine, sur une ellipse de papier canson de soixante-neuf millimètres de haut sur cent soixante-neuf millimètres de long.

Les manquements les plus graves étaient passibles de l'intervention nocturne de la Bande Noire, la BN, qui était constituée d'anonymes anciens entièrement cagoulés de noir et qui n'opéraient que la nuit. Les sanctions, que le patient subissait à genoux au centre du dortoir, pouvaient aller d'un

simple soufflet de grand'mère à une tonsure de plus ou moins grande envergure, en fonction de l'importance de la faute. Les "trad's" se poursuivaient tous les soirs, par la dictée des textes sacrés et des chants traditionnels, puis par la répétition générale de ceux-ci, jusqu'à satisfaction du bon vouloir des anciens.

Ces séances de bizutage admettaient trois types de trêves.

Celles du Dimanche. Encore qu'un conscrit, sur le Cours Mirabeau, n'était jamais à l'abri d'avoir, sur l'injonction d'un ancien, à déclarer genou à terre sa flamme à quelque gente patiente qui n'acceptait pas toujours de se prêter au jeu, ou à quelque bascule de pharmacie, ce qui était à la fois moins risqué mais moins digne. Mais il était en revanche désormais à l'abri d'avoir à astiquer les rails du tramway reliant autrefois AIX à MARSEILLE depuis l'avènement, tout récent, des trolleybus qui le remplaçaient.

Celle des entraînements sportifs qui, se répétant jusqu'à deux fois par semaine, confirmèrent et même suscitèrent forcément quelques vocations. Robert fut l'un des assidus qui en profitèrent outrageusement.

Celles que le rituel lui-même avait programmées dans la progression de l'initiation, par exemple le baptême des ateliers et la fête de la Saint Eloi.

Le baptême des ateliers était une manifestation d'autant plus obscure et désagréable qu'elle consistait, à l'issue d'un monôme de nuit qui se terminait dans une galerie souterraine désaffectée, à recevoir sur la tête une copieuse louchée d'un mystérieux mélange de sciure de bois, de limaille et d'huile de machine. Puis, la lignée des parrains entrait en scène, le "Pierrot" pour le shampoing, l'ancien pour le

remontant, essentiellement à base de rosé de Provence ; jusqu'à la fin de la nuit et aux confins de l'ivresse.

Pour la Saint Eloi, la règle voulait que ce jour-là, les rôles des conscrits et des anciens fussent inversés ; ceux-ci privilégiant la désobéissance, l'exercice tournait vite à la confusion. Cette année-là, seule la sortie du réfectoire fut à peu près réussie, la lance d'incendie appuyant le mouvement avec une efficacité inversement appréciée par les élèves et par la Direction de l'école, qui pourtant en avait vu d'autres...

Contrairement à ce qu'il redoutait, Robert s'accommoda assez facilement de ces rudes pratiques qui, comme l'attribution systématique d'un surnom, finalement, ne faisait que concourir à l'élaboration d'une identité de groupe et par là participer à la cohésion de la grande famille des Gadz Arts.

Pour la promotion de Robert, les résultats se révélèrent exemplaires.

Un seul garçon refusa le bizutage sans pour autant interrompre ses études ; il sera aussitôt exclu de la communauté et, après quatre ans de quarantaine, se perdra dans l'anonymat le plus absolu.

Les autres prendront plaisir à se retrouver, tous les ans, pendant un long week-end ; avec épouses et enfants au début, plus tard avec les brus et les petits enfants. Cinquante ans après, il ne sera pas rare que plus de la moitié d'entre eux se réunissent encore pour une amicale rencontre de retrouvailles.

Le baptême officiel de la promotion finit enfin par arriver ; organisé un des premiers dimanches de Décembre, ce fut l'occasion de festivités publiques : manifestation sportive autour d'une rencontre de Rugby avec une équipe phare

régionale ; monôme des conscrits, dûment grimés, sur le Cours Mirabeau, dit "le Mirab's" ; ultimes bizutages...

Robert, qui n'avait eu que le temps d'ajouter une paire de supports chaussettes à sa tenue de Rugby, dut escalader la statue de gauche à l'entrée du Cours et, face à la fontaine de la Rotonde, haranguer la foule sur quelque sujet dénué de tout intérêt ; misérable bredouillis couvert de toutes façons par les dernières vociférations des anciens ; d'autres mimaient, à pieds, une course d'automobiles dans le bassin circulaire de la fontaine.

Le moment fort, solennel, se déroula ensuite dans la cour d'honneur de l'école. Après avoir jeté bas leurs guenilles de prosélytes et leurs misérables déguisements, pour la première fois, les conscrits avaient revêtu l'uniforme et, par un impeccable monôme répété tant de fois, s'étaient alignés sur plusieurs files, tête nue. Les anciens avaient alors surgi de l'amphithéâtre et, par un monôme identique, s'étaient rangés en vis à vis, chaque parrain face à son filleul.

- À genoux les conscrits !

Le "Major trad's", cet ancien qui avait jusque-là piloté fermement l'ensemble des rites, avait clamé l'ordre haut et net.

Les parrains avaient alors coiffé leurs filleuls de la casquette aux armes dorées.

- Debout les Gadz Arts !

Les "trad's" étaient terminées.

ETUDES ET TRADITIONS

CONSCRIT

Le fil de la vie avait repris le régime de croisière ; d'un côté les études, de l'autre les multiples autres activités des élèves, au rythme annuel aussi immuable que les saisons.

Les études occupaient l'essentiel du temps dans la théorie des éphémérides et des chronomètres. Amphis le matin de huit à douze heures trente, ateliers l'après-midi, de quatorze à dix-huit heures, révisions et préparations diverses le soir après dîner, à due satiété ; jeudi après-midi excepté, pour cause principale de sport, mais samedi compris.

Mais, dans la réalité, les autres occupations opposaient avec succès une terrible capacité de mobilisation à l'emprise de ces horaires.

Car, en dépit des nombreuses interrogations de contrôle pour partie programmées et pour partie inopinées, il fallait bien assumer, et avec la meilleure dignité, la présence sportive de l'école aussi bien dans les championnats universitaires du jeudi que les championnats civils du dimanche.

Il fallait aussi préparer les quatre grands bals de l'année : le "miché", qui permettait de recevoir au Casino, en tenue de soirée, le ban et l'arrière-ban des officiels d'AIX ; le bal de Printemps, organisé par les "Pierrots", celui de l'UAI par les sportifs et celui des Cent Jours par les anciens.

Il fallait encore concevoir et construire le Char avec lequel l'école ouvrait en monôme et en chantant le défilé du Carnaval d'AIX ; c'était l'affaire des "Pierrots".

Il fallait enfin écrire et jouer la Revue de fin d'année ; c'était l'affaire des anciens.

Sans compter la Chorale...

J'ai oublié, avec le temps, l'activité qui occupa le plus le conscrit André SAUZE, le quatrième de sa lignée, en attendant le cinquième, en 1978. Quelques mauvaises langues disent qu'il fut l'un des pionniers de l'UHI, l'Union Hygiénique Intergadz'arts ; et surtout ne pensez pas à mal, il s'agissait d'hébertisme, rien d'autre.

En face, les professeurs défendaient au mieux l'intérêt de leurs disciplines.

CUPIDON était myope, joufflu et frisé. Rien qui justifiait qu'on puisse lui en vouloir. Mais, censé enseigner les maths, nez au tableau, il y écrivait in extenso, des heures durant, un cours qu'il récitait au rythme de son écriture ; sans jamais se retourner avant la sonnerie, qui le libérait en pleine phrase ou au milieu d'une formule.

Le TCHEOU était professeur de dessin industriel ; son autorité était si mince qu'un projet de quelques heures traînait des semaines ; et la sanction venait brutalement d'une de ses colères de timide qui lui faisait, presque sans préavis, noter des planches quasi vides.

Le ZABRUN enseignait l'organisation du travail. Obséquieux ou terrorisé, ou les deux, il enlevait son éternel béret lorsqu'un supérieur hiérarchique lui téléphonait ; il est probable qu'en 1950 il n'avait encore jamais vu une carte perforée.

Le POUET était sans doute le plus farfelu ; responsable des ateliers de mécanique, sa célébrité venait de son automobile dont il avait, disait-on, allégé le châssis en perçant de multiples trous dans les longerons. Il confirma ses dons le jour où, ouvrant pour la première fois la fenêtre de son nouveau bureau, dont il avait lui-même redessiné les plans, il cisaila tout net le globe électrique tout neuf.

Et puis, élèves et professeurs durent bien, cahin-caha, s'accompagner réciproquement jusqu'à la fin de cette première année, chacun s'accommodant des résultats obtenus et, forcément, mérités.

Les anciens terminèrent l'année tout tourneboulés. Pour des raisons tenant à quelques outrances proférées l'année précédente dans la Revue de fin d'année à l'encontre de certains professeurs, la Direction de l'école en interdit la représentation publique, en dépit des concessions acceptées, cette année, dans la rédaction du livret. Bien que sévèrement rabotées, les impertinences furent donc déclamées en privé et, désormais l'usage en restera, au moins pour quelque temps.

PIERROT

Les "Pierrots" étaient installés dans des chambres individuelles, au premier étage, juste au-dessus des amphis, pour une tranquille année de transition.

Lucien s'était équipé d'un "super hétérodyne", ce qui se faisait de mieux alors comme poste de radio, tant dans la qualité technique que dans la taille. Il faisait bien deux pieds dans sa longueur, au moins la moitié dans sa hauteur, et avait permis le branchement d'autant d'écouteurs que de membres de sa "strass", à qui il apportait ainsi, par un fil courant le long de la tuyauterie du chauffage central, musique et informations à domicile.

Le "Klop's" avait été choisi pour piloter la construction du Char destiné au défilé du Carnaval : conception, dessin, réalisation. L'affaire était d'envergure, à la mesure de la taille de l'objet, qui faisait bien ses huit mètres de long et dont les autres dimensions étaient limitées d'une part à la largeur du

portail des ateliers et d'autre part à la toise que constituaient les fils électriques qui le surplombaient. Il s'agissait d'un énorme godillot béant, une subtile articulation lui permettant de bailler largement et de tirer une langue monstrueuse ; le tout était monté sur un très vieux châssis de camion dont le moteur, lui-même hors d'âge, renouvelait tous les ans le miracle de tourner juste le temps du Corso. Sa fabrication dura des semaines, toute la promo se relayant par commandos quotidiens de plusieurs heures, le soir dans la cour des ateliers. Il était évidemment inimaginable qu'il ne fût pas prêt à l'heure, puisque la tradition voulait qu'il ouvrît le défilé sur le Cours Mirabeau, derrière l'impressionnant monôme formé par les trois promotions en uniforme.

Le "Pionce" était alors capable de faire le saut périlleux sans l'aide d'un tremplin. L'équipe de Handball le coopta pour tenir la place de gardien. Totalement néophyte dans cet exercice, ce ne fut pas sans crainte qu'il accepta d'entrer dans cette équipe, qui pouvait se flatter d'un titre de vice-champion de France Universitaire, obtenu l'année précédente, et qui jouait en civil dans la même poule que l'OM.

Ses inquiétudes se révélèrent vite fondées. Lors de son premier match, en un quart d'heure, il arrêta deux tirs et encaissa quatre buts.

- Ça va, tu peux continuer ; en rendement, tu fais mieux que la machine à vapeur.

Les encouragements des copains ne manquaient ni de justesse, ni de réalisme....

Le deuxième trimestre démarra sur les chapeaux de roues. Carnaval approchait et le Char appelait les dernières finitions. Il fut, bien sûr, prêt à l'heure voulue, mais pas plus

tôt ; on le baptisa "Shoe-Shoe" et on proposa au prof d'anglais que sa fille en devint la marraine. Il fut très flatté de cette marque inhabituelle d'attention et quelque peu surpris du patronyme, qui ne lui paraissait pas vraiment satisfaire aux canons de l'humour britannique.

C'est alors qu'on apprit qu'Henri VERNEUIL, alias Achod MALAKIAN tournait "CARNAVAL", avec FERNANDEL. On lui proposa d'inclure le défilé du Char de dans son film. Il refusa, privant ainsi son public de séquences superbes et la promo à la fois d'un cachet sans doute dérisoire et d'une glorieuse postérité cinématographique.

Cette année-là, l'archi GUILLON, Châlons 1927, avait organisé à Paris la première journée sportive nationale inter-gadz'arts. Une sélection des écoles de province devait affronter les équipes parisiennes en Football, Rugby, Handball, Basquet et Athlétisme. C'était la première ; il y en aura bien d'autres et finiront par s'appeler Grandes-UAI.

La durée des études à AIX durant mille seize jours, la mi-parcours était fêtée, une journée durant, par diverses manifestations internes à l'école qui se caractérisaient toutes par l'inversion systématique des moindres gestes et des comportements. C'était "la 508", qui donnait lieu à quelques facéties anecdotiques et puérides : marcher à reculons, y compris pour le monôme, ou encore inverser à table l'utilisation des couverts. Les usages du roi Dagobert n'y trouvaient cependant pas leur place ; au contraire, les élèves troquaient tous leurs longues blouses grises fatiguées contre l'uniforme et la chemise blanche. Et puis, dans les amphis, les cours étaient faits le plus sérieusement du monde par le meilleur élève de chaque matière. Tous les professeurs jouaient le jeu et se glissaient en général au dernier rang, à la

place des traînards qui ce jour-là étaient devant. En fin de cours, les élèves-professeurs procédaient à une véritable interrogation orale qui consistait à faire plancher réellement les trois ou quatre camarades qui se trouvaient en queue de classement, sur un sujet évidemment préparé à l'avance et consciencieusement répété. Ils les notaient. Bien, mais sans excès ; juste ce qui convenait pour tirer leur moyenne hors des zones de danger. Les vrais professeurs avaient le bon goût de confirmer ces notes, et d'en ajouter une meilleure encore pour leurs remplaçants d'un jour. Robert n'eut ni à professer, ni à se faire interroger....

ANCIENS

La troisième année d'études s'ouvrit sur des airs de routine. À son tour, le Major de la promo conduisit les "Trads" dans la plus grande fidélité aux dogmes. Il décela à temps la concurrence que commençait à faire l'émission "Malheur aux Barbus", de Pierre DAC et Francis BLANCHE, au "fourchetage" des conscrits ; toute son autorité fut nécessaire pour contre-battre ce risque réel de déviationnisme.

Je me souviens de ce conscrit, que j'interrogeai au champ d'off, à l'ombre du mur des Carmélites

- Conscrit, présente-toi

- Pierre ALESI

A, infiniment petit,

L, infiniment, infiniment petit etc...

Un aimable bavardage, un conscrit discret. J'écrivis, sur son carnet de trads, quelque chose comme :

... conscrit sympa... connaît ses trads...

En ajoutant, peut-être ... ne chante pas assez fort, ou faux...

Qui pouvait se douter qu'il décrocherait en le Prix Nessim Habif en 2017 pour avoir conçu le moteur d'avion

propulseur CFM 56, qui équipera la quasi-totalité des avions moyens courriers Airbus et Boeing, l'avion comac chinois en cours d'essai étant équipé du moteur LEAP, son successeur.

Pour le match de Rugby qui était le point d'orgue du baptême des conscrits, l'équipe première de TOULON avait gentiment accepté l'invitation et le présomptueux défi que lui avait lancé l'équipe de l'école. Séduite par la vivacité de l'opposition qu'elle rencontra, elle rendit l'invitation au stade Mayol.

Cette année-là, une nouvelle activité extra-scolaire naquit, qui consistait à acheter de vieux tacots de récupération et à les retaper. La Direction de l'école n'y faisait aucun obstacle, considérant sans doute l'intérêt que de futurs ingénieurs portaient ainsi à la mécanique. Elle l'encouragea même en acceptant de mettre à leur disposition les ateliers, en dehors des horaires bien sûr.

En fin d'année, la promotion organisa un voyage d'études d'une semaine en Italie ; c'était d'autant plus magique que la pratique n'en était encore qu'à ses tout premiers débuts.

La densité des festivités était telle qu'il avait été difficile de le caser, entre la deuxième journée nationale du sport Gadzarts à PARIS, et le bal de Printemps, dans la cour d'honneur de l'école.

Pour Robert et l'équipe d'athlétisme, c'était pire, car le tout était précédé, dès le jeudi, des championnats d'académie universitaires ; cela les contraignit à partir pour PARIS directement de MARSEILLE. Au retour, ils descendirent du train à AVIGNON pour sauter dans les cars en route pour TURIN, et y dormir jusqu'au col du MONT-GENEVRE, alors

pratiquement vierge de toute construction autre que les bâtiments des douanes.

TURIN, MILAN, COME, PAVIE, GENES, les usines LAMBRETTA et FIAT pour justifier les subventions, les rivieras italiennes et françaises pour le plaisir des yeux... Retour à AIX en PROVENCE le samedi soir ; douche ; bal. Le lendemain dimanche, match de rugby au stade vélodrome de MARSEILLE, pour un lever de rideau précédant un match de promotion du rugby à XV dans cette cité du XIII. Malgré les exploits de l'école et la démonstration des vrais champions, MARSEILLE ne devint jamais une capitale de l'ovale ; même pas une sous-préfecture.

Le conscrit Denis VILLANOVE ne jouait pas ce jour-là avec l'école ; il avait réservé ses "cadrages-débordements" pour la sélection régionale opposée aux champions de France. L'année suivante, il jouait à l'aile de l'équipe de Toulon.

PARIS

La Maison des Arts et Métiers n'avait alors que trois ans ; elle était située sur la commune de GENTILLY, à la lisière externe de la Cité Universitaire. Une petite rue qui nourrissait encore quelques pousses d'herbe folle dans les jointures de ses pavés, la séparait des premiers courts de tennis de la Cité Universitaire ; elle tournera mal, bien plus tard, en faisant place au boulevard périphérique...

Les chambres étaient encore neuves, claires et spacieuses ; calmes aussi. Au rez-de-chaussée, de chaque côté du grand hall d'accueil, se trouvaient quelques salles de détente. Deux d'entre-elles étaient équipées d'un poste de télévision, ces lucarnes magiques que Robert, comme ses camarades, découvrirent avec un certain émerveillement ; il se souviendra toujours du premier show qu'il y vit, dont la vedette était déjà Henri SALVADOR.

Pour aller à l'école, située boulevard de l'hôpital, il fallait à pieds traverser la Cité et, après avoir longé le parc Montsouris par le boulevard JOURDAN, retrouver la rue BOBILLOT et la remonter jusqu'à la place d'Italie ; ça n'était pas désagréable lorsque le temps le permettait, par sa qualité et par sa quantité. Il n'était certes pas rare qu'il fasse beau, mais il arrivait plus souvent, le matin surtout, que la durée du trajet fût incompatible avec l'heure de départ. Il y avait alors le 67, le bus qui reliait la Porte de GENTILLY à PIGALLE, que l'on prenait en face du stade Charléty.

On le prenait souvent en marche, en agrippant les deux montants de la plate-forme arrière pour mieux s'y propulser. "Tastroph", comme bien d'autres, le fit ; mais un jour, contrarié dans son élan par un feu rouge un peu trop rapide, le bus pila et "Tastroph" le traversa comme un boulet, venant s'écraser sur la banquette avant, dans le dos du chauffeur, et en manquant de peu assommer le contrôleur au passage.

Robert, lui, s'agrippa fort à ses bonnes résolutions. De bonnes résolutions qui ne devaient conduire nécessairement à une vie toute monastique. Le sport reprit sa place : en championnat universitaire de Hand Ball, le talent des joueurs fut récompensé par une demi-finale ; un journaliste de l'« ÉQUIPE », débutant sans doute, avait été commis pour faire un papier. Ne connaissant personne, et pour cause, il vint à la fin du match dans les vestiaires pour glaner les noms des meilleurs. C'est ainsi que trois des plus dignes professeurs de l'école eurent le lendemain l'honneur des colonnes du plus célèbre des journaux sportifs, pour des exploits dont ils auraient pu douter jusqu'alors être capables.

Qui dit vie parisienne dit aussi quelques sorties, de caractère culturel ou divertissant, ou les deux à la fois :

À la salle WAGRAM, délaissée un moment par les boxeurs, dans une espèce de survêtement sombre, un jeune chanteur nommé MONTAND confirmait son talent. Au théâtre Edouard VII, c'était une jeune actrice, qui se révélait dans le rôle de Jeanne d'Arc ; elle s'appelait Suzanne FLON. Gilbert BECAUD était déjà Monsieur 100.000 volts et Line RENAUD, la demoiselle d'Armentières, faisait rêver la France entière de cabane au Canada.

Restait à régler le sort du Service Militaire, décalé jusque-là par les mécanismes d'un sursis. L'Armée de l'Air recrutait ; par des méthodes dignes des sergents spécialisés du siècle avant dernier : un soir, deux cars attendaient les élèves volontaires à la sortie de l'école, destination les Petites Écuries, à VERSAILLES, où leur fut proposé un simulacre d'examen de PMS⁴³. Robert était réticent ; il n'y alla qu'entraîné par ses amis traditionnels. Comme eux, et comme tous les autres, il fut reçu ; sans aucune surprise, puisque c'était, pour l'Armée de l'Air, le but de l'exercice.

L'année finie, diplôme en poche, Robert quitta la Cité Universitaire sans se retourner, tant sa conscience refusait le risque de s'attendrir sur ces quatre dernières et extraordinaires années.

⁴³ Préparation Militaire Supérieure

TRIBULATIONS en DÉROUILLE

André SAUZE se souvient : profitons de l'anecdote :

Il y avait dans notre promotion un camarade du nom de Robert Chevalier. Il était rentré dans un bon rang mais il était assez maladroit de ses mains. Il lui arrivait de prendre des initiatives qui à l'usage se révélaient catastrophiques. Nous lui avons donné rapidement le surnom de Catastrophe que nous avons tout aussi rapidement abrégé en Stroph. L'avenir confirma ce que nous avons constaté.

L'exemple le plus mémorable de ses activités à l'école a été le suivant. Le professeur d'atelier nous avait expliqué que quand on travaillait sur un tour, il ne fallait jamais, au grand jamais, embrayer en même temps la vis mère et la barre de chariotage. Notre camarade, qui avait retenu les leçons de René Descartes, à savoir ne rien admettre que l'on ait vérifié par soi-même, voulut un jour s'assurer de ce qu'il arriverait s'il faisait cette manœuvre. Le résultat fut immédiat et se traduisit par un grand bruit mécanique qui laissa penser que quelques roues dentées avaient fait les frais de l'opération. Le Stroph ne s'émut pas pour autant et alla signaler calmement au professeur que le tour ne fonctionnait plus. Le professeur vérifia et constata effectivement que le tour ne fonctionnait plus. De plus, en tant que professeur, il diagnostiqua rapidement la cause de cet arrêt. Il fit remarquer au Stroph qu'il ne fallait jamais, au grand jamais, etc., etc. Le Stroph, respectueux, opina. Le prof lui dit alors qu'il fallait réparer le

tour et que, pour cela, il fallait le déplacer et l'emporter dans la zone de la Dérouille où un gnass spécialisé allait opérer.

Le Stroph alla voir le gnass en question qui prit une élingue, déplaça le pont roulant au-dessus du tour et expliqua au Stroph comment il fallait poser l'élingue. Le Stroph la passa conformément aux consignes, puis actionna le zaroul's, qui se mit à gémir. Le tour commença à bouger puis l'un des pavés en bois du sol de l'atelier commença à dépasser ses voisins. Le gnass alerté par les gémissements du zaroul's arriva rapidement et constata que le Stroph n'avait pas enlevé les boulons de fixation du tour dans le sol. Il fit déboulonner la base du tour et reprit en main la boîte de commande du zaroul's. Le tour s'éleva alors majestueusement sous les yeux admiratifs du Stroph.

Quand le tour fut arrivé dans la zone de la réparation, le gnass entrepris le démontage, secondé par le Stroph. Quand toutes les pièces du tour furent réparties sur le sol. Le gnass constata qu'elles étaient toutes en bon état et entrepris de les remonter. Il fit alors reprendre au tour le chemin inverse et le reposa à sa place. Un essai de bon fonctionnement montra que l'intervention avait été efficace.

Le lendemain, un autre élève, à qui l'on avait affecté un autre tour, fit remarquer qu'il ne marchait pas. Le gnass constata alors que la boîte de vitesse avait été massacrée.

C'est alors que le Stroph reconnut "son" tour et s'aperçut qu'il avait démonté le tour voisin.

Depuis cet épisode, le professeur demanda qu'on vérifie chacun des gestes de l'élève Chevalier.

AUTOUR de 1960

Pour ces années, j'ai pu réunir trois témoignages. Pour le premier, je n'ai aucun mérite. C'était trop facile de puiser dans les textes de "Raconte-moi KIN", de Roger CANONERO. Pour les deux autres j'ai à la fois joué d'un reporter et d'un subterfuge⁴⁴.

CANONERO, Roger

CANONERO commence par citer FABRY, d'AIX 1958 :
- Les trads, ça ne se décrit pas, c'est comme l'air du large, ça se respire !

Et il en fait vingt-sept pages dans son ouvrage, certes images comprises, à lire absolument.

LAFAILLE, Jacques

Mon reporter a rencontré Jacques qui, sans qu'il y comprenne quoi que ce soit, lui demanda de l'appeler Kiki Il ne pouvait évidemment pas savoir que l'orthographe exacte était Khi². Pour l'aider, Kiki donc, lui avait confié un texte écrit de sa main. Il n'avait eu qu'à taper dedans. Il en diminuerait d'autant ses défraiements...

Ça donna ceci :

Naturellement les trois premiers mois de notre arrivée à AIX, nous avons été soumis aux Traditions, les "Trad's" en langage local. Les "Trad's", donc, c'est en soi une école de la

⁴⁴ Le reporter , excusez-moi, est totalement fictif

discipline, de la rigueur, de la cohésion, de l'entraide et de l'amitié. C'était parfois dur, pénible, fatiguant, mais chacun comprend vite qu'il doit quitter sa peau de lycéen ou d'étudiant, de fils d'ouvrier ou de bourgeois, de pauvre ou de riche, pour enfiler le costume de Gadz'Art au sens propre et figuré. C'est là que se forment la promo, ainsi que les liens avec les anciens et les Archis, et surtout, qu'est créé et développé cet esprit spécifique qui ne nous quittera plus.

En novembre, il y a la réception en ville, la "Récèp's" ; un défilé en monôme qui bloque tout le Cours Mirabeau puis la Rotonde. Au terme des "trad's", c'est le baptême en grande pompe avec les autorités : port de l'uniforme et remise du "feski" suivi d'un grand bal auquel toute la ville est conviée... C'est à ce moment-là que le regard des filles change !

Toutes les manifestations publiques organisées par les Arts, qu'elles soient dans ou hors de l'École, étaient toujours préparées de longue date et avec beaucoup de soins. Cela concernait principalement : la Récep's en ville, le baptême de la promo, le char et le défilé du carnaval, le bal de la "508", celui des Cent jours et la "Revue"... Ces manifestations ponctuaient la vie estudiantine de la ville d'AIX et les Aixois y étaient très attachés

À cette époque, nous vivions en pensionnaires et nous ne pouvions sortir à l'extérieur que certains jours et à certaines heures. Rares étaient les exceptions qui devaient être motivées. En première année nous étions en dortoir et la discipline était assurée par les anciens, surtout pendant la période des "Trad's" qui occupait de façon intensive le premier trimestre. La deuxième année, certains étaient en boxes, à quatre et d'autres, c'était le cas de notre Strass, dite "les

"Zapaches", étaient déjà en chambre individuelle. En troisième année tout le monde avait sa chambre, soit au-dessus des amphis de la cour du Directeur, le Moric's - c'était le cas pour les Zapaches - soit, pour le plus grand nombre, à la Cité LUC qui dominait le reste de l'école près du "Champ d'Off", le terrain de sport.

Mais au fait, j'ai parlé de la Strass, la « Strass », c'est quoi ? C'est un groupe d'élèves réunis autour d'une affinité commune. Au début, je crois que c'était le nom donné Comité de Direction de l'école

La nôtre, regroupait les "Zapaches". À AIX, Zapache est le nom donné par tradition à celui qui vient des départements d'outre-mer, des colonies, voire de l'étranger. Ne me demandez pas l'origine de l'appellation, je ne la connais pas. L'école d'AIX-EN-PROVENCE était la seule parmi les cinq écoles à recevoir les non-métropolitains, à l'exception de Lille qui, avec une première année spéciale, accueillait des jeunes rentrés par l'option B, c'est à dire ceux qui avaient fait math-sup ou parfois math-spé, sans être passés par math-technique. Cette première année à Lille était réservée à la mise à niveau technique de ces étudiants avant qu'ils soient reversés en deuxième année dans les autres écoles.

En dernière année, à Paris, nous logions dans deux résidences situées dans le 14°, boulevard Jourdan, à la Cité Universitaire Internationale. La Maison des Arts et Métiers n'étaient pas mixte à cette époque et ne recevaient quasiment que des garçons de quatrième année venant des cinq écoles de province. Nos chambres étaient toutes alignées dans de longs couloirs mais elles étaient agréables et confortables pour l'époque et ceux qui voulaient travailler sérieusement le pouvaient...d'autant que dans le hall il y avait un concierge qui

veillait à ce que nous ne puissions pas être dérangés. Faire monter une fille dans la chambre relevait de l'exploit, mais certains s'y sont essayé parfois avec succès, avec quelques complicités il est vrai... La Direction n'était pas dupe !

Notre école était située dans le 11^e arrondissement de Paris, boulevard de l'Hôpital, entre la Place d'Italie et la gare d'Austerlitz. Nous y allions à pieds tous les matins. Les cours étaient donnés dans des bâtiments assez anciens et peu attrayants. Seul le grand amphi était moderne, en demi-cercle et en gradins. C'est là que les 500 élèves se retrouvaient pour les cours magistraux toujours impressionnants.

La spécificité de notre Strass, et cela est une constante depuis notre sortie de l'école, est fondée sur une amitié très profonde qui nous rend heureux d'être réunis et quasi inséparables. Nos épouses, rencontrées pour certaines parfois avant l'école, ne s'y sont pas trompées car elles ont fortement contribué à renforcer ces liens en leur donnant une cohésion affective et familiale. Il y a eu des parrainages croisés d'enfants, des accueils dans les phases de transition souvent liées à la fin du service militaire et, dès que les situations des uns et des autres se sont stabilisées en métropole, les rencontres se sont formalisées. Chaque année, à l'occasion du long week-end de Pentecôte, nous nous sommes tous retrouvés soit chez l'un soit chez l'autre puis, quand les familles se sont agrandies, dans des centres de vacances.

C'est ainsi que, depuis leur plus jeune âge, chaque année, nos enfants se sont rencontrés, retrouvés, appréciés. Ils se sont vu grandir et, une fois majeurs et mariés, ils ont amené leur conjoint et maintenant leurs propres enfants. La famille Zapache est ainsi passée de six à l'école, à quatorze peu de temps après la sortie et maintenant à... soixante-dix-huit,

dont 14 grands-parents, 33 enfants-parents et 31 petits-enfants, pour le moment, en s'en tenant aux seuls enfants de nos enfants.

BAILLY, Christian

Là, mon reporter me réservait une surprise. Il me dit l'avoir rencontré lorsque lui-même "pigeait" pour l'Équipe, en 1981 ; Christian BAILLY dirigeait alors Talbot Sport ; et il me rappela qu'ensuite, chez Citroën, il avait piloté la pub des Chevrons Sauvages de SEGUÉLA, balançant une CX du pont d'un porte avion...

Ce que lui avait dit BAILLY sur l'école ? Rien de bien différent de ce que lui avait raconté LAFAILLE...

...Si, la mégadrap, ou quelque chose comme ça... Ils avaient fait une guirlande de draps rejoignant la pointe du Tap's au sommet du château d'eau ; un record, on n'avait jamais vu ça auparavant...

... et la musique... ce n'était plus du tout la fanfare du siècle dernier. Avec deux cop's, lui le Yéti à la guitare basse, Bemol dit ZILIANI à la guitare solo et Babar dit PONT à la guitare accompagnement, ils avaient formé le "BBB Band", un trio de choc qui s'était produit avec un certain succès en ville, et au Grand Amphi, où se produisait ce soir-là Lou BENNET !

... et une histoire de surnoms, qu'il avait amorcée avec justement son ami Kiki, et qui restait à compléter...

Voilà ce que me rapporta mon envoyé spécial. Mais avant de me quitter, il me fit une dernière surprise, la cerise sur le gâteau, en quelque sorte, une anecdote personnelle qui n'avait rien à voir avec Christian BAILLY :

- Je ne vous l'ai pas encore dit, mais l'école d'AIX, je l'ai personnellement connue...

-Ah ?

- Oui, c'était en 1962. Le Tour de France a fait étape à AIX. J'étais dans l'équipe de Robert CHAPATTE et, comme quelques autres grouillots, je ne fus pas logé au Roi René, mais dans les locaux de l'école. De minuscule cagibis un poil douteux...

Je n'ai pas pu vérifier cette information, le mot douteux excepté ; si elle est vraie, elle mérite d'entrer dans la légende.

Autour de 1970

J'ai reçu des nouvelles de la promo 70 par courriel. Un texte complet, alerte et parfois argotique. Toutes choses qui montrent combien les mœurs peuvent évoluer en vingt ans, même s'agissant d'une langue hautement vernaculaire.

Je l'ai donc repris ci-dessous dans sa quasi-originalité, en demandant cependant à son auteur d'ajouter ici et là, dans des notes de bas de pages, une explication pour les expressions les plus hermétiques

Math Sup 3 au lycée THIERS de Marseille.

Tout a commencé à la mi-juillet 1970, un bel après-midi d'été au Parc Borély à Marseille. À la fin d'une année de Math-Sup au lycée THIERS notre professeur, dit Le Barb's, nous avait conseillé de nous exercer aux concours des écoles d'Ingénieurs en nous inscrivant à celui de l'ENSAM. Touché par ses arguments, je suis donc rentré à l'ENSAM d'AIX en Provence en tant que "Option B", comme une trentaine d'arrivants issus d'études dites classiques, donc sans aucune formation en Techno !

On arrive et on s'installe !

Le plus surprenant à l'arrivée à KIN fut ce dortoir avec des boxes de 4 séparés par des cloisons à mi-hauteur. Moi qui dormais encore environ 10 h par nuit, j'ai dû m'adapter.

Mes parents m'avaient offert une 4L ; après que les usages furent terminés, je rentrais en fin de semaine à Plan de Cuques. Je le regrette un peu, la vie de promo en week-end c'était super.

Fin septembre 1970 muni de deux valises, j'occupai mon lit et mon armoire en fer dans le Pieu A (devenu

aujourd'hui une grande salle d'examens). Rapidement en contact avec ceux venant de THIERS, je n'en menais pas large !

L'accueil des 106 arrivants par les Pierrots⁴⁵ a été plutôt sympa, venant chercher à la gare ceux qui arrivaient en train, portant les valises et nous donnant les infos essentielles : comment faire nettoyer notre linge, comment se déroulaient les repas au Crous à midi et le soir, les horaires, etc...

Les choses sérieuses allaient commencer.

Dès le deuxième jour, le Directeur, Monsieur Galichon, dit Le Moric's, nous donna tous les renseignements sur l'organisation à venir de nos futures études.

Mais, les jours suivants, la situation allait rapidement évoluer quand les troisièmes années, dits les Anciens, nous ont rassemblés. J'avais déjà une barbe débutante, il fallut la raser.

Les usinages :

En août, avant la rentrée, nous avons tous reçu le Carn's d'un Pierrot ou d'un Ancien accompagné d'un carnet identique vierge. Il nous était demandé de recopier le premier à l'identique dans le second, à la " zachine " (encre de chine) et en écriture script. Évidemment, ne comprenant pas toujours le sens de certains mots et vocabulaires, il y eut bon nombre d'erreurs. Des corrections furent apportées plus tard, après l'examen de nos Carn's en fourchetages.

⁴⁵ 2^{ème} année

La Récep's au Grand Amphi

Dès la soirée du deuxième jour, en pleine nuit, nous rentrons en vrac et dans le noir dans un Grand Amphi silencieux. Subitement des lumières s'éclairent et nous découvrons la promo des Anciens en Zagal's, tous rangés en cercle comme des soldats au premier étage, éclairés par des lumières rasantes sur les murs ; à plein ampli, la musique d'Orff "Carmina Burana", vient briser le silence dans lequel nous étions plongés. Quatre responsables de la Strass des Trad's, également en uniforme, se tiennent devant nous sur la scène. Ils ont l'air très sérieux, parlent très fort et utilisent des mots que nous ne comprenons pas. Des instants magiques mais stressants avouons-le !

Ces responsables appellent chacun d'entre nous du plus grand au plus petit ; j'hérite alors d'une blouse grise et d'un numéro à peindre en blanc dans le dos. Pour moi c'est le num's 70, il y en a donc 68+1 qui sont plus grands que moi. Pour la première fois on nous met en monôme, du plus grand, le Knass, au plus petit, le Morp's. Celui-ci a donc reçu le num's 106.

Pour nous, à partir de ce soir-là, les journées se sont enchaînées sur un bon rythme... alternant sport, cours en amphis ou labos, ateliers et monômes avec les Anciens et les Pierrots.

Le matin à 6h45 au Champ d'Off, réveil musculaire avant les cours, conduits par la Strass UAI, en petites foulées, accompagnés par les deux promos. Pas question de laisser nos lits et armoires en désordre avant de filer en cours. Les

Anciens surveillent. Pas question non plus de feinter les cours, les chiens⁴⁶ ramassent nos tick's⁴⁷.

Pour les cours en amphi nous avons reçu une planche en bois qui, en portant sur deux avancées de notre siège, nous sert d'écritoire. Il arriva plus d'une fois que, sous la poussée d'un conscrit sommeillant, la planche glisse et tombe dans un grand fracas ! Repéré l'endormi !... Attention, la " Gonfle ou Sous-marin"⁴⁸ peut lui aussi vous voir par les fenêtres !

Les Strass se sont formées par affinités chez les Anciens et les Pierrots. Elles portent un nom original qui les suivra dans toutes les futures manips de la vie à l'École. Ce sont elles qui, tous les soirs, en sec's à savoir les petites salles entre le Crous et la KdB⁴⁹ d'aujourd'hui, assurent les fourchetages en questionnant un groupe de conscrits sur leurs connaissances du Carn's.

Après les fourchetages, pour toute la horde que nous étions, direction en monôme chantant vers l'amphi Cupid's (aujourd'hui devenue cafétéria). Au programme : infos par la Strass des Trad's, chants avec les Anciens et les Pierrots, répétition de la chanson apprise la veille et prise de connaissance de celle à chanter le lendemain. Nous allons ainsi apprendre, non sans peine, les noms de tous les Pgs⁵⁰, les 28 chansons et 7 hymnes de notre Carn's !

⁴⁶ Nom donné aux surveillants

⁴⁷ petit carton orange avec notre nom ; un moyen pratique de noter rapidement les absents...

⁴⁸ Sous-directeur

⁴⁹ Kafet's d'en bas, qui se situe dans l'ancien Amphi Cupid's

⁵⁰ Petit gadz

Nous nous déplaçons en monôme et en chansons chaque fois que les Anciens nous le demandaient. Anciens et Pierrots suivaient le monôme autour de la Cour Conscrits en marquant le pas : Gauche ! Gauche ! Gauche !...

Le MT Ancien et ses Fourriers⁵¹ surveillaient tout ça, corrigeant nos erreurs et nos oublis.

Nous passions donc pas mal de temps à terre à travailler nos muscles !

Les Anciens sévissaient mais les Pierrots, plus souriants, nous expliquaient qu'il fallait prendre tout cela du bon côté, toute méchanceté étant absente.

Gentils et sympathiques au début, ces fourchetages le seront moins au fur et à mesure de nos apprentissages.

Les sanctions : " conscrit tu pompes ! " ou inscription de remarques dans notre Carn's ou pire, un ZZ conscrit ! Les pages finales du Carn's se sont remplies pour certains, mais tous ont vu leurs biceps et leurs abdominaux se développer !

Les trad's oui, mais aussi les cours...

Avec 12 heures d'At's par semaine, de Fonderie ou de Modèlerie, avec de nombreux amphis et cours de dessin industriel, les semaines d'enseignement étaient bien remplies.

Les options B devaient en trois mois rattraper le niveau des Options A en Techno ! Y seront-ils jamais parvenus ?

La mégadrap

La veille nous avons donné nos draps aux Pierrots, destination la laverie de l'École (lavage supposé par les pucelles ou femmes de service !). Au réveil le lendemain, nous

⁵¹ Seconds

avons trouvé tous nos draps accrochés en guirlande, bien haut dans la cour.

Belle déco devant nos yeux surpris. Débrouillons-nous avec ça ! Les pierrots s'en amusaient bien !

Récep's en Ville :

Il y eut beaucoup de bons moments dont les fêtes et manifestations diverses, qu'il s'agisse de soirées ou de dimanches. De grandes animations pour tous, telles que la récep's aux At's, les compétitions de foot ou de rugby au champ d'Off, les Corrid's, la récep's en ville où nous défilions en monôme habillés chacun de costumes variés et rigolos, etc.

La récep's au Tabagn's et Merdoys de Trad's:

Elle fut organisée à nouveau par les pierrots avec des petites pièces écrites par les anciens.

Lors de la merdoys de Trad's en Amphi Cupid's, les Anciens nous ont posé des questions sur les Trad's. Certains d'entre nous, qui s'étaient fait remarquer les derniers temps et ne savaient pas répondre, allaient se retrouver avec des décorations peintes sur leur " partie charnue arrière" et récolter des ZZ et des séances de pompes.

La Saint El's .

Nous sommes censés usiner nous anciens qui seraient devenus des conscrits. Le Tap's nous appartient. Les choses sont compliquées car les anciens devenus conscrits font n'importe quoi et n'obéissent pas. Nous les découvrons barbes coupées et cheveux également ! Courses « gauloises » pour ceux qui essaient de récupérer nos places au Tap's et nous qui ne parvenons pas à les contenir.... Nous perdons la bataille. Tout se termine dans la bonne humeur et des fin's par Strass.

Nuit du jugement.

Au milieu d'une nuit sans lune, nous allons découvrir si l'on est digne de continuer vers le baptême, resté jusque-là hypothétique...

Les Usin's sont terminés, nous préparons le Baptême. On ne plaisante plus. Au milieu de la nuit, nous les conscrits, les yeux bandés, sommes conduits à tour de rôle dans les souterrains de l'école par nos parrains anciens. Nous nous retrouvons devant le MT et ses Fourriers en uniforme. Petit discours personnalisé et annonce de notre prochain Baptême ! Nous allons porter le Zagal's et devenir la Promo AIX 170. La "zagrise" restera notre tenue quotidienne pendant trois ans.

L'UAI, un monde à part, avec ses valeurs basées sur l'esprit et l'effort collectifs.

Dès l'entrée à KIN, Tam, le Zident UAI Ancien, nous présente les différentes activités sportives avec la volonté d'y faire participer le maximum d'entre nous. Plus de 80% de la promo aura donc une licence pour le sport universitaire (l'ASSU à l'époque). Les plus sportifs rejoignent vite les entraînements et les équipes se forment en pouvant compter sur l'apport des trois promos. Le sport permet à ce moment des Trad's de renforcer immédiatement les liens entre promos.

Pour les compétitions civiles, seul le foot a encore une équipe engagée dans le championnat régional ; celle-ci doit se frotter aux rudes équipes de la banlieue marseillaise... sans commentaire !

Les DaT⁵² (Délégué aux travail) ont eu du boulot car nos exam's de juin n'ont pas donné de bons résultats. Beaucoup d'élèves de première année devront revenir en septembre pour essayer de se rattraper dans une ou deux matières (un seul échec en septembre risque de valoir à la " victime " un redoublement dans un autre Centre). Certains de nos cop's savent déjà qu'ils redoubleront à Clun's, et nous savons aussi déjà que notre MT (Robin's) ne sera pas à KIN l'an prochain avec nous.

En juillet, nos parents ont donc tous reçu une lettre officielle du Moric's les informant de nos résultats insuffisants et des risques encourus pour notre avenir en deuxième année ! Gros avertissement !

Deuxième année :

À noter que les examens de septembre furent moins méchants qu'en juin. Je valide alors ma mauvaise note chez La Biroute (Mr Morizot). Mes cop's Fourriers font de même et nous pouvons donc nous réunir à trois de la SdT⁵³, avant la rentrée, pour examiner la situation créée par notre MT saqué à Cluny. Dès la RKL lors d'un amphi de la promo, en accord avec mes deux autres Cop's, je me porte volontaire et suis élu MT ; un quatrième Fourrier est aussi élu et nous allons donc pouvoir attaquer au complet l'accueil des futurs conscrits de la 171.

Les usinages commencent normalement mais nous constatons que les anciens de la 169 ont eux aussi subi des « saquages » dans leur promo et notamment dans leur SdT. Seuls deux des Fourriers font vraiment avancer leur

⁵² Délégué au travail = Représentants des élèves face à la Direction en période d'Examens

⁵³ Strass des Trads

programme d'usin's. Les semaines avancent et les anciens sont de moins en moins présents sur les monômes. Ils se réduisent à 20 ou 30 PGs pour organiser la Récep's en Ville si bien que celle-ci sera fortement impactée dans son programme et la descente sur le Mirab's sera annulée pour la première fois depuis fort longtemps. À partir de là, notre promo, plus nombreuse sur les monômes et manips diverses, va peu à peu jouer un rôle plus d'Ancien que de Pierrot dans la suite des usin's et les manips traditionnelles.

La SdT 171 a été élue lors des 100 Jours (Yrout le MT, Chambé, Gigi, K'Ta, puis Mimel et ensuite Zatap's) ainsi que tous les responsables de la 171. De bonnes équipes qui nous permettront de réaliser tous nos projets de vie à l'École à l'automne suivant, quand nous serons Anciens.

La 170 fut la première promo dotée de num's de famille

Pour identifier chaque famille, Chambé décida de nous attribuer le num's que nous portions sur la zagrise lors du monôme conscrit. Facile pour nous de nous en souvenir !

Chambé dit Tournier fut plus tard le créateur des num's de Fam's à KIN. Le parrainage existait depuis longtemps mais sans numéro pour identifier chaque famille.

Les exam's dans du miel.

En fin de deuxième année, les exams de juin ont été un peu perturbés. En effet, le Moric's avait décidé de modifier le lieu et la disposition des tables pour les exam's afin d'éviter les communications entre élèves, trop nombreuses paraît-il ! Ces exam's auraient donc lieu dans le très Grand Hall des At's ! Mais le matin du premier exam impossible de nous asseoir ! Du miel (ou de la glue) avait été répandu sur toutes les chaises

et tables. Impossible de savoir qui avait ainsi manifesté son mécontentement ! Après un bon nettoyage du matériel, une franche rigolade pour le tour joué au Moric's et un report d'horaire, nous avons dû démarrer le programme initial. Les résultats furent bons ; à mon souvenir, aucun transfert pour la rentrée suivante ne fut prévu vers Clun's, terre d'exil pour les Kiennois !

Troisième année :

Le temps de nos vraies responsabilités arrive dans un autre décor.

Avec mes Cop's de la SdT et beaucoup d'anciens nous avons préparé un programme détaillé des Usinages à réaliser dès la rentrée fixée au 30 septembre 1972 à 12h00. Spip, notre zident Echo de KIN, nous a concocté un numéro " Spécial Anciens" que je possède encore, 48 ans après. Tout y est répertorié jusqu'au samedi 25 novembre 1972, date prévue du Bapt's hypothétique de la non moins hypothétique promo 172.

Beaucoup de manip utiles pour former une Promo sont encore existantes aujourd'hui. Les Usin's (souvent appelés aujourd'hui PTV⁵⁴) ont bien changé dans leur forme bien sûr, mais l'esprit et les valeurs qui doivent y prévaloir étaient déjà là également. Eloignée des " Tabagn's Historiques " qu'étaient déjà Châlons et Cluny, KIN vivait des Trad's prétendument " plus cool... ". En tous cas c'étaient les traditions telles que nous avons décidé de les vivre, à notre façon, celles que nos Anciens nous avaient apprises ; celles qui

⁵⁴ Période de transmission des valeurs

allaient permettre à notre Promo de rester unie toute notre vie tout en transmettant leurs valeurs aux promos suivantes.

Enfin, les conscrits de la 172 sont arrivés. Les Pierrots et les Anciens leur ont montré l'exemple de deux Promos vivant sans trop de problèmes des jours bien agréables à l'École.

Il serait bien trop long de raconter ici tout ce que nous avons pu faire ensemble pendant les deux mois d'Usinages et ensuite jusqu'à nos 100 Jours !

Le voyage de fin d'année

Avant de partir en voyage de Promo en Russie en juillet 1973, et avant d'attaquer notre quatrième année à Paris (P4), à plusieurs reprises, le soir, nous avons discuté de l'avenir de KIN avec quelques Cop's. En effet, les instances nationales avaient décidé de nous faire passer très bientôt à un cursus AM Bac +2 +3 avec 2 années dans les Centres régionaux et une année à Paris (P3).

Sans doute atteints par la nostalgie de quitter définitivement la vie à KIN, nous avons conclu par une réflexion pessimiste : si nous ne passions plus que 2 années à KIN et si une seule promo rompait la chaîne des Traditions, ça sonnerait leur fin ! Les Trad's seraient mortes !

Force est de constater que nous avons tort ! 47 ans plus tard nous allons rencontrer une nouvelle Promo de conscrits, avec des Anciens motivés et prêts à transmettre l'héritage de leurs prédécesseurs depuis 1843 ainsi que leur Fraternité.

Une fameuse visite au 2G !

Je ne sais plus trop quelle était l'occasion ni la date choisie par nos Pierrots ou nos anciens pour l'évènement que je vais vous relater et qui concerne un des hauts lieux emblématiques et historiques d'AIX en Provence, la Brasserie des Deux Garçons, dite " Les 2G ". Elle est située en haut du Cours Mirabeau depuis 350 ans ! Fréquentée par vedettes internationales, peintres et artistes, hommes politiques, les étudiants qui s'y attablaient en terrasse avaient les moyens financiers de le faire.... Laissant le lieu plutôt aux étudiants en Droit ou équivalents, les Gadzarts ne fréquentaient pas régulièrement les 2G.

Or, ce matin d'automne ensoleillé vers 11h00, la terrasse se retrouve occupée par une centaine de Gadzarts arrivés en monôme chantant, têtes mal coiffées, vêtus de leur bleu de travail, de vêtements tachés et gras et de leurs chaussures de sécurité, mais tous très polis et très sages, pour partager un bon casse-croûte ! Grand sandwiches saucisson-beurre et ballons de rouge ! Le tout devant des touristes médusés mais amusés par le contraste créé avec les clients habituels ! Le personnel des 2G avait été bien sûr prévenu par les Anciens et ils nous attendaient tous en rigolant devant cette tradition ancienne mais toujours respectée ... Quelques chansons plus tard, avant le coup de feu de midi pour ne pas gêner la marche du restaurant, la troupe est repartie vers KIN en lançant au personnel un "grand merci et à l'année prochaine"⁵⁵ !

⁵⁵ *Le dimanche 1^{er} décembre 2019 à 6 heures du matin un incendie a complètement détruit les locaux historiques et classés des Deux Garçons alors en règlement judiciaire.*

Epilogue

Ces visions pessimistes fin 73 ne nous ont pas empêchés de vivre un mémorable voyage de Promo de quinze jours en Russie, puis de nos éclater à P4 avec nos nouveaux cop's réunis des six Centres ENSAM.

Le jeune garçon timide de 1970 y fut élu Zident P4 (MT2 aujourd'hui), au contact avec la DG, la Soce, les Ministères et beaucoup d'interlocuteurs importants. Tout ceci avant d'entrer dans une vie professionnelle pour laquelle je me sentais tout à fait prêt. Tout cela, je le devais en grande partie à mes Cop's, à mes Très Vénérables Archis Gadzarts et aux Trad's

Généalogies

Je n'y peux rien ; notre camarade André SAUZE nous a accompagnés avec sa parentèle toute le long de ces pages. En lignée directe, de Lucien son grand-père, professeur de chimie en 1872 à son fils François (1978), en passant par son père André (1914)⁵⁶ et son oncle Marcel (1923), la famille a couvert cent ans de l'école. Sans compter que, pour faire bonne mesure, il se maria avec Michèle, fille de Marius SAGE, camarade de promotion, en 1914, de son père.

Ils ont montré là l'extrême qualité que les relations traditionnelles de l'école peuvent atteindre. Mais ils ne sont pas tout à fait les seuls. Sans accéder aux registres d'État Civil que la Révolution imposa à nos Communes, ni aux Registres Paroissiaux que François 1^{er} avait imposé à nos curés, j'ai consulté quelques grimoires.

Que m'ont-ils révélé ? Voilà qui j'ai trouvé :

AFETTOUCHE Robert (1950), son frère Bernard (Angers 1962) et son petit-fils Vincent (Châlons 2006)

APPY Marcel (1947) et ses deux fils Bruno (1978) et François (1980)

AUBERT Christian (1966) et son frère Jacques (1969)

BAUER Marie-Christine, la première gadzarette de KIN, et son frère Jean-Louis, tous deux de 1967 et dont le père était de Châlons 1938.

BOURJAC André (1935), eut une fille, Annie (1975), qui se maria avec un de ses camarades de promotion, BOURNOTTE, Michel.

BRISSET Laurent (1973) et son frère Michel (1980).

⁵⁶ Quand aucune ville n'est signalée, c'est AIX

BROCHIER René (1925) eut deux fils gadz'arts, Michel (1954) et Jean-Yves (1965).

GLEIZES, Justin (1898) eut un fils Henri à AIX en 1925.

LAINÉZ Lucien (1943), Roger (1945) et André (1948), les trois frères, qui, eurent tous le même surnom "Jésus". Le Kanass de ma promo, me disait avoir eu le dernier de ce tiercé comme prof à Alès.

LAFAILLE Edmond (1925) et son fils Jacques (1960).

LANGRENEY Auguste (1868) eut deux fils, Adolphe (1911), qui ne termina pas ses études, et Edouard (1913), qui ne les termina qu'en 1920.

PASCAL, Léon (1921) et son fils Jean-Yves (1971).

PELLETIER Maurice (1925) et son fils Pierre (1951).

RAZAIRE, Marcel (1925) et son fils Marc (1952).

CASTERA Georges (1925) dont une des filles épousa PICOLLIÉ Gilbert (1950) et l'autre eut un garçon, VAILLANT Marc (1987).

TUAIRE Henri (1955) eut un fils Thierry à AIX en 1984.

VERNET Joseph (1919) et Raymond (1924).

Et les quatre frères MICHEL, Jean-Victor (1936), Elie (1938), Léon (1942) et Ange (1947).

Les quatre frères TULANE, César (1924), Cyrille ((1925), Pierre (1929), et Yvon (1930) ; leur sœur Louise eut un petit fils, Marc BARON-JOLY (1986).

Cyrille reste à jamais dans le carnet de trad's pour ses douze travaux dont j'ai perdu le fil⁵⁷ et dont il n'en accomplit que cinq, pour cause de fatigue.

Pierre eut à son tour deux fils gadz'arts, Philippe (1959) et Patrick (1965), ainsi qu'un gendre, PASCAL Pierre (1956), lequel eut un fils, Claude (Cluny 82) et s'apparenta à REBOUL (1927), PIVET (1934) et Jean-Claude ORIOL (1950)

⁵⁷ Quelqu'un s'en souvient-il ?

Le cas le plus intéressant reste quand même celui qui s'est noué autour de Jacques ARNOULD et Bernard COUTURIER, deux camarades de la promotion AIX 1948.

Sans papier logarithmique ni logiciel de généalogie, ça va être difficile, mais suivez- moi :

Gustave RICHE (Angers 1862) eut quatre petits-fils gadz'arts, par son gendre COUTURIER : Bernard (AIX 1948), Robert (Angers 1955), Paul (Angers 1958), et Jean-Claude (Angers 1965).

Non, Jacques ARNOULD ne se maria pas avec Bernard COUTURIER, à l'époque ça ne se faisait pas, mais avec sa sœur Jeanine. Trois de leurs enfants firent leurs études à AIX : Philippe (1975), Christian (1976) et Dominique (1985).

Christian se maria avec une de ses camarades de promotion, France FIDELLE. Dominique se maria elle aussi - c'était une fille— avec son "Pierrot"⁵⁸, Daniel MONTOYA (1984).

De son côté, Bernard COUTURIER eut deux fils Gadz'arts, Jean-Loup (Lille 1974) et Michel (Cluny 1975).

Et vive les réunions de famille !

C'est l'exclamation qu'on a pu aussi entendre dans les années 1980 du côté de St-CANNAT, lorsque José MEIFFREN (Aix 1950) recevait son fils Jean-Christophe (Aix 1974) en même temps que son beau-frère Jean-Baptiste DAUMAS (Aix 1941) et ses deux neveux Raoul BALDACCIONI (Aix 1960) et Robert VIDAL (Aix 1963).

PS : Cette liste, qui n'a pas la prétention d'être complète, reste ouverte à tous ceux qui le voudront.

⁵⁸ Donc de la promo précédente, mais c'est plus joli de le dire comme ça.

TERRA MECANICA

Je vous fais part ici d'un songe, que je crois avoir fait il y a fort longtemps, et que vous avez peut-être fait vous aussi.

Une douce brume, feutrée, soyeuse, brouillait un peu mes yeux, au point parfois de me faire douter d'avoir réellement vu tout ça ; vous me pardonnez donc, j'en suis sûr, quelques imprécisions.

Ce jour-là, j'étais passé devant la statue du ci-devant THIERS, vous savez, celui qui étend le doigt... J'avais franchi un grand portail de fer, au demeurant grand ouvert.

Au fond, à gauche, dans un premier grand hall, tout noir de sable vert, qu'on me dit se nommer Chine, le Manda m'accueillit d'un grand ricanement ; du doigt, qu'il étendit lui aussi, il me désigna derrière lui un long cortège de pieds de cordonniers tordus, bancals, mais façonnés, disait-il, par des générations de conscrits.

Plus loin, j'entrai dans un second grand hall, tout blanc de copeaux blonds, qu'on me dit s'appeler Colle. Je reconnus tout de suite ces lieux qui m'avaient reçu déjà deux fois, en 1949 et en 1950, lors de mes deux oraux du concours d'entrée aux Arts. J'y revis, sur un établi, le plot de hêtre brut de scierie et la haute scie à refendre qui m'attendaient pour mon épreuve de deux fois quatre heures. Et j'entendis, aussitôt, sa longue plainte à deux temps, rythmées des bras des hommes ; puis le chuintement de la varlope et le caquet du

bédane, sous les coups du gros maillet de bois, et encore le doux murmure du ciseau, affinant là, dans un ornement, une délicate pointe de diamant...

C'est là, je crois m'en souvenir, que chacun de nos Pierrots fabriqua de ses mains une de ces palettes qui, toutes assemblées dans la cour du Grand Amphi, formèrent la piste de danse de nos soirées festives.

C'est là surtout que des générations de gadz'arts fabriquèrent, de tout temps, ces incomparables Zal'œils, le plus souvent rustiques, en forme d'étagères de K'gibs ou de serre-livres.

Le Zal'œil le plus original que j'ai connu, cependant, venait d'ailleurs, de la Flaque : c'était une poêle carrée, sortie d'un bout de tôle dont on avait cisailé les angles, puis plié et soudé les bords, et in fine assortie d'une queue du même métal. Alors, je suis allé à la Flaque et j'y ai retrouvé, intacts et prêts à mordre, ces martinets d'enfer qui ne savaient que transformer les barres carrées en barres rhombiques et les tiges droites en hélices. Alors, sans même jeter un coup d'œil à la rampe d'accès au K'gibs du Beau-Nœud, si délicatement forgée de pampre, j'ai fui.

En entrant dans l'immense hall suivant, tout gris de ses congères de limailles grises, je ne pouvais manquer de voir, dans sa cage de verre, la prestigieuse Machine à Pointer, capable, disait-on, de cerner au plus près le moindre micron. Toujours à l'abri de la poussière, et peut-être même du trop froid, et du trop chaud, toutes choses que détestent les microns. N'ayant jamais été convié en son repaire du temps de mes classes, je ne connus ses attributs et ses compétences que de fort loin, et je pris de solides précautions, cette fois encore, pour soigneusement l'éviter.

À sa droite, quelques fantomatiques quidams dotés de fines limes et autres grattoirs, frottaient leurs œuvres à la surface d'un marbre noir, grimé de bleu de Prusse, ou de méthylène, allez savoir... Leurs mines déconfites trahissaient la médiocrité de leurs planitudes.

Passant mon chemin, je tombai vite devant une très hétéroclite armée de tours parallèles dont les plus anciens se distinguaient par leur uniforme noir. Elle semblait commandée par un grand chat, forcément gris, qui ne cessait de répéter à l'envie une bien curieuse devise : " Non, non, ne jamais embrayer en même temps la vis mère et la barre de chariotage ! "

Au milieu de ces vieux tours, un vide : celui laissé par l'un de nos camarades, en 1950, lorsqu'il déménagea celui qui l'occupait, dans les conditions que l'on sait.

À gauche, se faisant face de part et d'autre de l'allée, les étaux limeurs et les fraiseuses ; au premier rang desquelles pérerait, sans l'ombre du plus petit remord, celle qui broya la main d'un autre camarade, en 1953, la veille des vacances d'été.

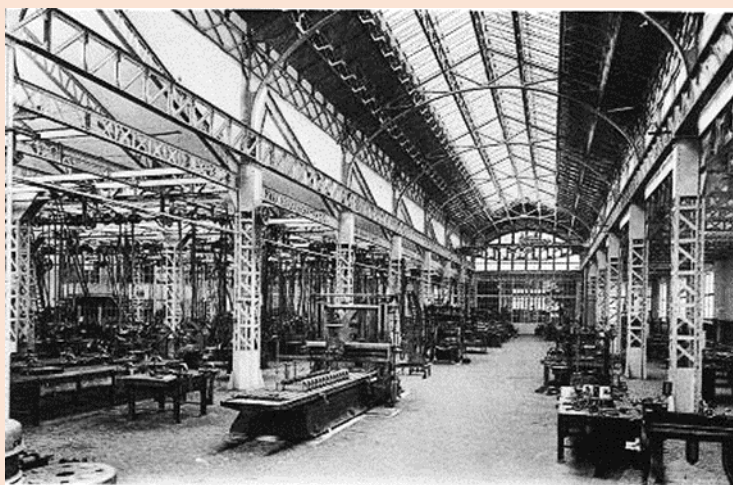
En tournant à droite, j'ai alors retrouvé cette mystérieuse machine à tailler les engrenages dont je n'ai jamais su me servir, mais dotée d'un redoutable système de lubrification dont j'ai vu éclater la durite verseuse à la face du Bidon, tant elle fut pincée fort dans une manœuvre de réglage inconsidérée et intempestive.

Un bref, mais violent sifflement me fit alors me retourner dans un sursaut : c'était une aléuseuse-rectifieuse qui voulait sans doute me rappeler comment elle avait explosé, à plus de mille tours par minute, l'innocente petite meule qu'à la même époque je lui avais envoyée un peu trop vite sous le capot.

Me retrouvant dehors, l'idée me vint de pénétrer dans l'immeuble qui suit l'antique cheminée, que je ne vis jamais fumer. Je m'y reconnus avec quelque soixante ans de moins, au rez-de-chaussée ; tel une moderne Ariane qui n'était pas encore spatiale, j'y déroulai de bonnes longueurs de fil, dans le but de rebobiner un moteur électrique qui finit, à la fin, par tourner ; à mon plus grand étonnement, mais dans le sens inverse de celui que j'avais prévu.

À l'étage, le Zabrun ôtait toujours son béret pour téléphoner au Moric's.

Arrivé là, je sortis pour me pincer aussi, à seule fin de me réveiller. Et tout disparut dans la douce brume. Je vous l'avais bien dit, c'était un songe ; bien sympathique, j'en conviens.



La Malle des Objets disparus

Décidément, je suis un rêveur ; vous admettrez que pour un Pionce, il n'y a rien d'étonnant. J'ai donc fait un nouveau rêve, tout aussi sympathique, sinon coloré, que celui de ma ballade dans les at's.

J'ai rêvé d'une très poussiéreuse malle de grenier, forcément en osier, aux charnières arthritiques et grinçantes ; vieille d'au moins un demi-siècle, et tout emplie d'insolites bricoles, tout autant déconnues aujourd'hui que cet antique mot qu'à l'époque le Littré reconnaissait encore.

Il y avait là – je l'ai vue en premier – une planche à Dessin. Toute simple, pas très grande, A2 tout au plus, sans doute en peuplier, sertie de hêtre, ou de merisier, ou encore d'acajou ; l'image est floue. Le peuplier pour mieux recevoir les punaises, dont les perforations marquaient encore les angles, le merisier ou l'acajou pour la meilleure glisse du Té.

Ah, le Té, lui-même en merisier ! Trop court pour des jeux de mousquetaires, mais efficaces comme marteau, pour finir d'enfoncer les punaises dans la planche. Et les équerres, du même bois, dites "de l'écolier", parfois nommées "demi-équilatérales", ou encore "90-60-30", allez savoir pourquoi.

J'y ai vu aussi une grosse boîte de compas noire, fermée par deux tringles de cuivre, que l'on tirait sur les côtés. Il y avait des petits et des grands compas, avec même une rallonge, équipés de tire-lignes et de crayons, et même de pointes sèches. C'était, je m'en souviens, une Essel 760. Avec un sens prémonitoire étonnant de la dépression qui allait bientôt affecter les ventes de compas, la petite entreprise parisienne Essel avait diversifié ses fabrications dans la

lunetterie, eu le génie en 1959 d'inventer les verres "varilux", puis le bon goût de fusionner avec les frères Lissac en 1972 pour enfin devenir le Groupe Essilor.

Au fond de la malle trainait encore, auprès d'un affutoir de toile émeri, un vieux Critérium noir, aux mines HB. Mais aussi un grattoir, au manche élégamment galbé et à la lame à double tranchant : l'un droit et l'autre ongulé. Il était tellement émoussé, sans doute par l'usage abusif qu'en avait fait le Gorgu lui-même, que, comme bien d'autres, je lui préférerais une simple lame de rasoir Gillette.

La gomme, à côté, était intacte ; c'était une bonne gomme : dans les années cinquante, on n'en était plus depuis cinq siècles aux formules à la mie de pain de Cennini, utilisée par Michel Ange, ni au rustique latex mis au point au dix-huitième par le Chevalier de la Condamine !

Encore quelques menues bricoles en plexiglass attirèrent mon regard : deux ou trois pistolets et autant de gabarits et trace-lettres "Minerva", deux ou trois règles graduées, un rapporteur en demi-cercle, un tube d'encre de chine tout racorni et des plumes de tous acabit. Je pinçai avec tendresse une de ces plumes à palette Conté ; vous savez, les seules qui nous permettaient de calligraphier d'une belle écriture bâton, en bas et à droite, les cartouches normalisés de nos dessins.

Trainait encore là un antique stylo Waterman, à cartouche. Il me fit penser au Sheaffer que j'avais eu avant lui, et que l'on remplissait à l'aide d'un levier faisant office de pompe. Le Baron BIC allait bientôt les faire disparaître de nos trousseaux et de nos pochettes : en effet, dès 1950, le Bic Cristal pointait déjà son style dépouillé.

Et cette règle à coulisse, en PVC blanc, n'était-ce pas une règle à calcul, une authentique poutrac's ? Cet engin extrêmement subtil que l'archi André Séjourné (Lille 1908) avait encore compliqué d'échelles de son invention et dont il enseignait encore le maniement au Lycée Voltaire, à Paris, à la mi-temps du siècle dernier ? Les derniers spécimens sont morts dans les années quatre-vingt, sous les coups de calculettes électroniques de plus en plus savantes.

J'ai retrouvé la mienne, un peu cabossée, à l'abri d'un tiroir que j'ouvrais rarement. C'était une "Damien", en aluminium. Elle n'avait plus depuis longtemps son curseur, fracassé dans un accident de manipulation qui l'avait projeté sur un dallage, et elle portait encore fièrement cette amputation qui ne la gênait guère, ne servant définitivement plus à rien.

Avec une liasse de feuilles millimétrées, certaines logarithmiques, qui traînaient tout au fond, j'ai trouvé quelques cartes perforées, du type "Hollerith", à quatre-vingts colonnes. Que faisaient-elles là ? Je n'en ai jamais vu à l'École, et le Zabrun, qui avait la charge de nous en parler, en avait-il manipulé ou même vu lui-même ? Des cartes de l'ère de la Mécanographie, cette ancêtre de l'Informatique, dont la pratique était tellement contraignante que dans les fichiers de ma Compagnie d'Assurances, quelques années plus tard, on amputait encore les noms des assurés de leurs dernières lettres : au point que notre Président s'y appelait Pompidou !

Le Kubil's du Klop's n'était pas dans la malle, mais tous ces souvenirs m'ont fait penser à lui et je l'ai revu, vaillant comme lorsqu'il était neuf, alors que son socle réfractaire, tant il était fendillé de toutes parts, ne tenait plus en place que par le boudin en spirale de sa résistance. Et mes pensées sont

allées à tous les Kubil's de la promo, emportés par l'irrésistible tempête des micro-ondes.

Et j'ai pensé aussi à l'imposant poste de radio superhétérodyne d'Antoine et à tous les autres, plus modestes, que la vague des transistors n'allait pas manquer d'éradiquer, dans les cinq ans qui suivirent.

Sans oublier le tragique destin que réservaient à nos volumineuses encyclopédies les Google, Bing et autre Wikipédia.

Et ils sont où, les K'gibs, ils sont où ?

(Sur l'air de la rengaine de Julien Doré, l'arrière-arrière petit neveu de Gustave).



Et APRÈS ?

- *Allo KIN, me recevez-vous... Allo...Allo...*

Décidemment, j'ai perdu le contact. Il faudra que je m'y fasse. Heureusement, j'ai quelques amis alentour qui, eux, sont en prise directe.

Bien des choses ont changé, en effet depuis que j'ai quitté l'école

Déjà, en 1974, le Président Valéry GISCARD d'ESTAING argua de sa jeunesse pour rajeunir la France, en abaissant de trois ans l'âge de raison civil.

D'un coup, les élèves des trois promotions de KIN devenaient majeurs et pouvaient légalement échapper aux surveillants, aux dortoirs et même, tout simplement, au régime de l'internat !

Il fallut une bonne dizaine d'années à l'école pour réagir et, sur l'emplacement du Champ d'Off, ériger dans les années 1985 une Résidence de trois cents logements qu'on baptisa du nom de James CHASSERIAUD, un archi de 1931.

La démolition de la Cité Luc, et celle du château d'eau suivit, en 1986. On a, de sa cafétéria, une belle vue panoramique sur l'ensemble de l'école ; un peu comme celle que j'avais de mon Kgib's.

Entre temps, les programmes des études avaient été chamboulés. En 1975, le séjour des gadz à AIX avait été ramené à deux ans ; et leur présence en deuxième année perturbée par quelques mois de stages en Entreprises, en France et ailleurs.

Plus tard encore, en 1998, Ségolène ROYAL, qu'il n'est, je crois, point besoin de présenter, signa la loi anti-bizutage bien connue, qui frappa les trad's au cœur.

Au moins dans leur forme, car fleurirent alors en lieu et place des lancinants fourchetages et autres monômes bagnards, des manifs aussi sympathiques que le reboisement des flancs de Sainte Victoire, ou encore la rénovation de quelques acres du Parc de la Torse...

L'esprit profond de la fête, la belle fête, la michée, perdure brillamment, et éclate même dans de somptueux bals, comme celui de la Récep's.

Et le sport n'est pas oublié, comme l'attestent les mille participants Grandes-UAI.

Mêmes les zagrisés, m'a-t-on dit, ont survécu. Il paraît qu'elles sont désormais blanches et toute décorées d'oniriques motifs.

Pourtant, l'école que j'ai connue n'existe plus ; c'est aujourd'hui un Campus. Il n'y a plus trois cents élèves confinés, mais au moins sept cents étudiants de tout poil, qui à tout moment, entrent et sortent à leur gré. Qui suivent des cursus multiples que j'ai peine à imaginer, et qui les conduisent à tout moment aux quatre coins du monde.

Je vois dans leurs programmes des disciplines qui me sont totalement inconnues. Ils utilisent des outils numériques dont je ne manie, et avec peine, que les premières syllabes.

Mais ils sont là, nos successeurs, parmi lesquels il y a sûrement celui qui prendra le relais de ma plume.

REMERCIEMENTS

Les textes concernant les années 1960 et 1970 m'ont été fournis par Christian BAILLY et Jacques LAFAILLE ; celui concernant les années 70 par Jean-Roger GRAZIANI.

Merci pour leurs contributions ; j'espère n'avoir pas trop égratigné leur prose.

Le texte rédigé par Louis PREMAILLON nous a été fourni par André MARCON, délégué de la promotion Aix 164, filleule de la promotion 139.

Merci à tous ceux qui m'ont envoyé des anecdotes qui pourront trouver leur place dans une édition plus intimiste que celle-ci.

Merci aussi, par avance à ceux qui auront la bonne idée de rédiger quelques nouveaux paragraphes, sur les années 1980, 1990 et pourquoi pas 2020.

DOCUMENTATION

Le Carnet de Trad's

Eléments pour une histoire de l'école - André SAUZE (1993)

RACONTE-MOI KIN - Roger CANONERO (2019)

Juillet 2020